Byzance, Juge Cruel dans un Environnement Cruel? Notes sur le "Musulman cruel" dans l'Empire byzantin entre VIIème et XIIIème siècles

ALAIN DUCELLIER

Comment éviter une mise au point méthodologique, fût-elle minimale, quand il s'agit d'affronter un thème comme celui de la cruauté et quand on veut respecter le nécessaire relativisme historique, qui impose précisément de voir la cruauté comme une notion relative ou, plutôt, relationnelle, à moins d'en faire une réalité objective, mesurable à la même aune en tout temps, en tout lieu et à travers toutes les cultures? Autant dire en faire un concept moral, religieux, de l'ordre du péché, ce qui rendrait possible d'imaginer une cruauté en soi dont on s'autoriserait alors d'induire le droit de juger un objet, quel qu'il soit, comme substantiellement cruel et donc punissable?

Tendance évidemment très dangereuse puisque prétendre définir un niveau absolu de cruauté se ramène à appliquer aux autres sa propre règle, elle-même produit d'une longue histoire culturelle et mentale et donc irréductible à toute autre: déjà plus que contestable quand on se mêle de juger les personnes, on comprendra à quel point une telle attitude peut être risquée quand il s'agit d'esquisser le *profil moral* d'un peuple ou, pire encore, d'une civilisation ...

En d'autres termes, évaluer le niveau de cruauté d'une civilisation reviendrait à dire que nous avons le droit d'exprimer un jugement général sur sa valeur morale ce qui, indépendamment d'un préjugé inacceptable, implique qu'on ait au préalable réalisé trois enquêtes préliminaires: une nouvelle lecture de toute l'histoire de la civilisation considérée qui permette d'en déterminer la densité en épisodes cruels, du moins au rapport de ses auteurs, seule attitude qui puisse autoriser à dire si, compte tenu de la quantité et de la nature des sources disponibles, la trame historique de cette civilisation est plus ou moins riche en faits et en comportements que *nous* jugeons cruels; vérifier si, face à ces faits et à ces comportements, les auteurs réagissent de la manière que *nous* tenons pour *normale* quand nous sommes nous-mêmes confrontés à des faits du même ordre (réprobation,

douleur, commisération ou, au contraire, complaisance et réactions de type sadique ou masochiste); enfin, voir jusqu'à quel point ce type de réactions coincide avec les modalités de notre propre affectivité ce qui, peut-être, pourrait nous autoriser à supposer un ensemble résiduel de comportements communs à tous les hommes qui, à travers temps et espaces, ont eu à affronter la cruauté.

Doit-on avouer que toutes ces enquêtes, au moins en ce qui concerne l'histoire de Byzance, ne sont ni faites ni même ouvertes? En outre, on peut douter qu'il existe une grille explicative spécifique qui permette, quand un Byzantin déclare que telle ou telle personne est cruelle, d'affirmer qu'il a bien en tête cette catégorie bien précise de la cruauté dont *nous* usons d'ordinaire, ce qui autoriserait à jauger le degré de "cruauté interne" attribuable à Byzance et dont dépend la validité ou l'invalidité des jugements que les Byzantins formulent à l'égard des autres. Cette grille n'existant pas, en sorte que nous ignorons la catégorie mentale élementaire dont nous devrions faire usage comme critère, nous ne pouvons avoir la prétention de rendre compte rigoureusement du sens véritable du mot quand ces mêmes Byzantins jugent les autres comme particulièrement cruels.

Surgit alors un obstacle supplémentaire: chacun peut admettre que, dans notre tradition chrétienne occidentale, se sont transmis nombre de jugements, ou plutôt de préjugés au sujet des Musulmans que, encore aujourd'hui et, malheureusement, sans doute de plus en plus, tant de gens considèrent comme substantiellement cruels en vertu, par exemple, du mythe du *Musulman au couteau entre les mains.* Et il est vrai que, lorsqu'on pratique un certain type de lecture de nos chroniqueurs du XIIème siècle, on n'a en effet que l'embarras du choix pour y trouver nombre d'épisodes épouvantables, à l'évidence complaisamment amplifiés, et dont la narration a pour but précis de convaincre le lecteur que tous les Musulmans, Arabes ou Turcs, sont d'une cruauté *naturellement contre-nature*, comme c'est le cas d'Ilghazî qui, après la bataille de l'*Ager Sanguinis*, en 1119, remet le sort de ses prisonniers chrétiens à l'imagination véritablement sadique de ses Turcomans.[1] Mais comment oublier les in-

[1] "Ibi quidem captivi, visis botris vineae inhaerentibus, certatum super eas proni incidentes gypsatos etiam ore carpebant avido, a pedibusque conculcatos, quorum liquor ab ore prementis ... linguas proprias dentibus corrodebant ... pluresque urina potati tunc prima sitiebant ... Aqua allata in medium, vitam pro solo gustu commutare cupientes non id respisciunt, sed plures cum pluribus per medios enses ad aquam corruunt. Ibi

nombrables passages de ces mêmes chroniqueurs latins qui démente la réalité d'une vision univoque d'un monde musulman universellement cruel? Qu'il suffise ici de citer Guillaume de Tyr qui, après avoir mis en relief la tolérance du khalife 'Umar, note que, sous le règne de ce souverain musulman, "on pouvait croire que les gens vivaient plutôt sous l'empereur Charles que sous le dit prince".[2] Il serait trop facile de démontrer comment, en se limitant à un choix arbitraire de textes très rigoureux au sujet des Musulmans et en évitant systématiquement les très nombreux jugements inverses des mêmes auteurs, la tradition chrétienne occidentale postérieure a insinué, puis profondément inculqué dans notre mentalité l'idée fantasmatique d'un Islam en soi et toujours cruel que, il y a peu de temps, on trouvait à volonté dans tant de manuels scolaires dont les préjugés au sujet des Musulmans n'ont pas toujours disparu aujourd'hui.[3]

Quant à Byzance, il faut rappeler que nous nourrissons aussi, profondément enracinée dans notre mentalité, et jusque chez les esprits les plus cultivés, l'image d'une civilisation obscurcie par des "vices" structurels et indissociables, parmi lesquels la perfidie et la cruauté, soeurs d'une faiblesse intrinsèque, d'une irrémédiable décadence morale et d'une fausse religiosité. En fait, une image que, en Occident, on ne saurait considérer comme originelle puisque, si nous considérons les textes latins du haut Moyen Age, au moins jusqu'au XIIème siècle, on se doit de conclure qu'ils sont plutôt un miroir favorable et même élogieux de Byzance et des Byzantins dont Raoul Glaber, pourtant partisan décidé de l'Eglise latine, ne conteste pas encore, vers 1045, une légitimité et une dignité au moins égales à celles de Rome.[4] Car, avant le XIème siècle, ce sont

---

quidam lapidibus obruti, quidam telis periorati et multi sunt diversis modis detruncati ..." (GAUTIER LE CHANCELIER, Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, T. V/1, col. 112).

[2] "Permittentes eis suum habere episcopum et ecclesiam quae, ut praedictum est, dejecta fuerat, reparare; et religionem libere conservare Christianam ... ita ut magis sub imperatore Karolo quam sub dicto principe degere viderentur ..." (GUILLAUME DE TYR, Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, T. I, p. 12 et 14).

[3] "Propagateurs de l'Islam, les Arabes s'avéreront les ennemis de la foi chrétienne et une lutte terrible s'engagera entre la Croix et le Croissant, symboles de leurs croyances. Cette lutte emplira l'histoire du Moyen Age" (P. Hallynck et M. Brunet, Le Moyen Age, Paris, Masson 1949). Cf. Geneviève Vischi, L'image de l'Islam médiéval à travers les Manuels scolaires de 1945 à 1971, Toulouse 1980.

[4] A. Ducellier, Une mythologie urbaine: Constantinople vue d'Occident au Moyen Age,

les Chrétiens orientaux, arméniens, syriens, coptes qui, maltraités par les Grecs orthodoxes jusqu'à la conquête musulmane, en brossent le portrait horrible d'oppresseurs perfides et cruels dont, quand Byzance retrouve sa puissance, aux IXème et Xème siècles, ils craignent plus que tout le retour: à seulement lire Matthieu d'Edesse, qui écrit au XIIème siècle, voici, par exemple, l'empereur Romain IV Diogène qui, entrant en guerre contre les Turcs en 1068, "jure avec menaces que, au retour de sa campagne de Perse, il anéantira la foi arménienne", en sorte que les moines arméniens "firent des voeux pour qu'il ne revînt point de cette guerre et que le Seigneur le fît périr comme l'impie Julien, qui fut maudit par saint Basile".[5]

Ce sont précisément ces "vices", et surtout la perfidie et la cruauté, dont, si nous en croyons nos historiens, depuis au moins le XVIIIème siècle, les empereurs orientaux sont les symboles achevés, puisqu'ils sont tous "cruels, efféminés et dévôts", provoquant l'effroi du lecteur du siècle des Lumières qui, selon Voltaire, se demande: "Si vous en exceptez Julien et deux ou trois autres, quel empereur ne souilla le trône d'abominations et de crimes?"[6] Et il est vrai qu'à lire ce même Voltaire, surgit l'image d'une Byzance dont les souverains, tous "sanguinaires" ou "barbares", arrivent toujours au pouvoir moyennant le honteux assassinat de leurs prédécesseurs, eux-mêmes stigmatisés de la même tare originelle, l'histoire de l'Empire se réduisant à une "succession millénaire de crimes, de faiblesses et d'infamies qui, somme toute, compose une image horrible et dénuée d'intérêt", pour reprendre la formule de Hegel. Lui aussi héritier

---

MEFRM, T. 96, 1984/1, p. 405–424; "Constat igitur ab anterioribus illud principale totius orbis imperium fuisse divisum, scilicet ut quemadmodum universae latinitatis Roma gerere deberet principatum, ita Constantinopolis tam Graecorum speciale caput in transmarinis Orientis partibus quam ceterorum" (Raoul GLABER, Histoires, III, I, 2, éd. M. Prou, Paris 1886, p. 52); Ducellier, art. cit. p. 409.

[5] MATTIEU D'EDESSE, Chronique, trad. E. Dulaurier, Paris 1853, p. 166; A. Ducellier, Le Miroir de L'Islam. Musulmans et Chrétiens d'Orient au Moyen Age, Paris 1971, p. 281. Le même Matthieu écrit aussi: "notre royaume avait perdu ses maîtres légitimes que lui avaient enlevés ses faux défenseurs, l'impuissant, l'efféminé, l'ignoble peuple des Grecs", si bien que, "quand les Turcs eurent soumis l'Arménie, elle ne fut plus victime de la perversité des Grecs" (MATTHIEU, p. 113, 196–197, 201 et Ducellier, op. cit. p. 282). Cf. A. Ducellier, L'intolérance des pacifiques: réflexions sur le Monde orthodoxe, Actes du Colloque Les Frontières religieuses aux XVIème et XVIIème siècles, Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance, Tours 1988.

[6] VOLTAIRE, Essai sur les Moeurs, éd. Garnier, Paris 1963, p. 164 et 409.

des Lumières et père de l'historiographie scolaire de la France contemporaine, Victor Duruy décide donc que, après Héraclius, "les Grecs du Bas-Empire tombèrent dans ces ténèbres de corruption, de folie et de bassesse sanglante qui les font citer comme un des types de peuple les plus déplorables que l'histoire puisse présenter", ce qui l'autorise, après qu'il a narré les événements de 1204, qu'il qualifie d'*épisodiques*, à expliquer que les croisés n'ont si facilement vaincu les Byzantins que parce qu'ils étaient un *peuple faible.*[7]

Donc, bien qu'il ne s'agisse pas d'une découverte, il nous paraît important de rappeler ici ces deux traditions parallèles de l'Occident, celle du cruel Musulman et celle du Byzantin cruel, traditions qui, en fait, ne sont que deux variantes d'une représentation préjudicielle, celle de l'Oriental cruel, qui a envahi notre mentalité, non sans raison, depuis l'époque des croisades, en sorte que les écrivains des Lumières et leurs héritiers, bien que franchement hostiles à l'Eglise, se sentent obligés à la justifier jusque dans ces préjugés, ce dont nous éprouvons, encore aujourd'hui, les conséquences dangereuses.

Car, faisant de la cruauté une composante essentielle des civilisations orientales, un tel préjugé mène à leur *damnatio memoriae*, particulièrement choquante quand il s'agit de Byzance, civilisation chrétienne vue comme substantiellement coupable et dont les traits les plus saillants sont le crime le plus dégradant et un avilissement moral si révoltant que, face à la justice divine, elle devra être, tôt ou tard, punie de par ses propres péchés innés et irrémissibles. Par exemple, il importera donc peu que Jean II Comnène ait été un empereur généreux, que son fils Manuel se soit montré juste et courtois: le premier était surtout un traître ami des Turcs dont la *vie indigne* fut interrompue par une flèche empoisonnée, preuve tangible de la vengeance divine, tandis que le second est né avec la marque ineffaçable du péché paternel.[8] C'est là un préjugé instrumental diffusé par une partie du clergé latin, avide de convaincre les auteurs occidentaux

---

[7] Victor Duruy, Histoire de France et du Moyen Age, Paris 1863, p. 95 et 393. Encore qu'inédit, signalons l'excellent travail de Henri Brunet, L'Image du Monde byzantin en France au Siècle des Lumières, Toulouse 1987, p. 8 et 13–14.

[8] "Cumque deberet, sumptis Christianorum copiis, paganorum viciniam propulsare, illorum auxilio nisis est Christianos exterminare. Deus autem, horum cognitor, judex et vindex, voluit ut ipse sibi toxicatam sagittam infligeret, et modico vulnere vitam indignam finiret ... Iste vero qui nunc regnat, heres questus et criminis, sicut jura ecclesiarum sibi retinet et alia que pater impie conquisivit sic ceteris inhiat que ipse

de la nécessité d'éliminer l'obstacle byzantin sur la route des croisades, préjugé que nombre de Latins, surtout les petits nobles bons chrétiens comme le chroniqueur Robert de Clari, savent certes réfuter, mettant au contraire en relief la générosité philolatine d'un Manuel Comnène, mais l'image du Byzantin cruel se trouve opportunément corroborée, dans les années 1183–1185, par l'action de cet étrange empereur que fut Andronic Ier, un homme indiscutablement cruel selon nos critères actuels en tant qu'assassin du jeune empereur Alexis et de l'impératrice Marie d'Antioche et bourreau de tous leurs partisans à qui il aimait à faire crever les yeux;[9] l'image de ce souverain, dont nous savons aujourd'hui qu'il était surtout un réformateur politique et social impitoyable, déjà l'objet d'une *damnatio memoriae* à Byzance même et dont Nicétas Chôniatès, son ennemi acharné, est le responsable complaisant, passe d'autant plus aisément en Occident comme la figure d'un monstre véritable, figure emblématique de la cruauté byzantine à propos de laquelle s'accordent les traditions cléricales et aristocratiques pour composer une sorte de "portrait-robot" du *basileus cruel*[10] qu'il est facile d'appliquer ensuite au peuple byzantin dans son ensemble: à la cruauté impériale, il répond par une cruauté encore plus effroyable, et on sait qu'Andronic, détrôné, mourut aveuglé et taillé en

---

concupivit" (EUDES DE DEUIL, De Via Sancti Sepulchri a Ludovico VII Francorum rege inita, éd. H. Waquet, Documents relatifs à l'histoire des Croisades, Paris 1949, p. 65).

[9] Sur l'aveuglement, un supplice à la vérité depuis longtemps traditionnel à Byzance et qui sera appliqué jusqu'au XVème siècle, mais dont la fonction est symboliquement de priver la victime de cette relation privilégiée avec Dieu qu'est la lumière en lui enlevant toute possibilité de retour sur le trône impérial, cf. O. Lampsides, *Ἡ ποινὴ τῆς τυφλώσεως παρὰ Βυζαντινοῖς*, Athènes 1949.

[10] "Ne demora mie graument apres qu'il prist par nuit l'empereur, si il moudri et se mere aussi. Quant il eut che fait, si prist II grandesmes pierres, si leur fist lier ascous, et puis si les fist geter en le mer. Apres si se fist coroner tot a force empereur. Quant il fut corones, si fait il prendre trestous chiax que il seut que il en pesoit qu'il estoit empereres, si leur fait il crever les iex et destruire et de male mort morir, et prenoit toutes les beles femmes que il trovoit, si gesoit e eles a forche, et prist l'empeerris sa femme qui estoit suers le roi de Franche, et fist tant de si grans desloiautes que onques nus traitres ne nus mourdrissierres tant n'en fist comme ils fist" (Robert de CLARI, La Prise de Constantinople, éd. Ch. Hopf, Chroniques Gréco-Romanes inédites ou peu connues, Paris 1873, p. 15).

pièces dans les supplices les plus atroces, en vérité inspiré par ses ennemis aristocratiques.[11]

Là est l'origine d'une confusion savamment entretenue à travers les siècles, à tel point que les voyageurs latins à Constantinople, loin de rectifier l'ancien préjugé à la lumière de la réalité, infléchissent leur vision vécue jusqu'à la confondre avec ce préjugé: illustrée par la vision d'Andronic supplicié que nous retrouvons dans les manuscrits du *Decamerone*, Byzance est définitivement vue comme un monde cruellement dominé par des souverains cruels et parfois cruellement mis à mort par un peuple encore plus cruel qu'eux.

Tant il est vrai qu'il fallait d'abord évoquer la légende noire que les Latins ont tissée autour d'une Byzance essentiellement cruelle, mais pour en conclure, à notre sens, que nous ne devons pas la prendre en compte quant à la validité des jugements byzantins au sujet des autres. Certes si, en suivant les sources latines, il était possible de prouver que Byzance fut essentiellement cruelle, tous ces jugements portés par Byzance sur tous les autres peuples de son temps seraient frappés d'invalidité, et spécialement ceux qu'elle nous a laissés au sujet des Musulmans: comment donner un prix au jugement de la cruauté au sujet de la cruauté? Et pourtant, ce serait une entreprise assez vaine que d'interroger la littérature byzantine pour savoir s'il a jamais existé à Byzance une conception générale et spécifique de la cruauté qui aurait traversé dix siècles et dont les Byzantins auraient usé pour juger aussi bien de leur propre cruauté que de celle des autres: comme ailleurs, l'homme byzantin du XVème siècle n'est pas celui du Vème ou du VIème, et les textes byzantins, qui donnent si peu la parole au peuple, nous font courir le risque d'imposer à tous les Byzantins, ensemble complexe de peuples multiculturels, une grille explicative élaborée par les seuls représentants d'une de leurs cultures, la culture grecque. Cependant, même en nous limitant au point de vue culturel grec, il ne nous paraît pas que l'histoire byzantine nous offre un éventail particulièrement

[11] "Si prenent il Andromes, si le loient il si comme chis eut devise. Si comme il menoient contre val le ville, si venoient chil a qui il avoit meffait, si le debrocoient et depicoient et feroient, li un de coutiaus, li autre d'alesnes, li tiers d'espees, et disoient 'Vous pendistes men pere, et si geustes a me femme a forche'; et les femmes qui filles avoit prises a forche, le sacoient par les gernons et fisent li tant de le pure honte, que quant il virrent al'autre kief de le vile, n'avoit il mie de char seur le cors de lui; et puis prisent les os, si les geterent en une longaingne; en tele maniere se vengierent il de chel traiteur ..." (Robert de CLARI, op. cit. p. 21).

large de manifestations cruelles, si nous le comparant à ceux que nous présentent, par exemple, la France et l'Angleterre du XIVème siècle ou la Florence renaissante.

Prenons seulement les mots qui, usuellement, désignent le concept de cruauté, *ômótes* ou *apanthropia*, que nous voyons appliqués aux comportements attribués à Robert Guiscard ou au pape Grégoire VII: on peut admettre qu'ils sont, en l'occurrence, employés par Anne Comnène tout comme ceux de *crudelitas* ou d'*inhumanitas* viendraient sous la plume d'un écrivain "latin" de la même époque; du reste, quand Psellos raconte comment l'usurpateur Tornikios, arrivé sous les murs de Constantinople, interdit à ses soldats de massacrer les défenseurs de la ville[12], il nous donne une excellente idée de la face négative de la cruauté, la bonté naturelle, qui consiste à s'abstenir de punir ou de tuer les hommes. La chose est si vraie que l'empereur Constantin IX, constatant la magnanimité de Tornikios, craint "les paroles humaines et douces" de cet *homme terrible* que Dieu laissera donc sans doute s'emparer du trône, une digne récompense de son manque de cruauté.[13] Car Constantin connaissait bien quels risques fait courir un comportement aussi indulgent, lui qui avait "une âme très douce et très humaine qui ne savait pas garder aucune rancoeur contre ceux qui avaient voulu déchaîner leur rage contre lui"[14] et qui, à peine monté sur le trône, "avait prêté serment à Dieu, en formulant contre lui-même les imprécations les plus épouvantables au cas où, à l'égard de tous ceux qui auraient porté la main sur sa personne, il n'aurait pas choisi la ligne de conduite clémente et favorable";[15] une promesse du reste identique à celle de Constantin X Doukas quand, en 1057, il devient empereur.[16]

---

[12] *μηδένα παίειν ἐβόα, μηδὲ πληροῦσθαι φόνου συγγενικοῦ, κἂν εἴ τινα ἴδοι τὸ ἀκόντιον ἐπισείοντα ἢ τῷ δόρατι βαλεῖν ἐθέλοντα τὸν ἀγχοῦ, ἐπεῖχε τὴν χεῖρα καὶ ἠλευθέρου τὸν φεύγοντα*, PSELLOS, Chronographie, Constantin IX, CXIV, éd. E. Renauld, Paris 1967, T. II, p. 24–25.

[13] *Τοῦτό με μόνον τῶν ἄλλων θράττει δεινῶς πρὸς ἐμὲ στραφεὶς, ἔφησε, ὅτι τυραννεῖν ὁ δεινὸς ἀνὴρ ἐπιβαλλόμενος, φιλανθρώπους ἀφίησι καὶ ἡμέρους φωνάς. Δέδοικα γὰρ μὴ ἐντεῦθεν τὴν θεῖαν ἑαυτῷ συνεπισπάσηται δύναμιν ...*, PSELLOS, op. cit. CXV, p. 25.

[14] PSELLOS, op. cit. CLXVI, T. II, p. 53.

[15] PSELLOS, op. cit. CXXIII, T. II, p. 29.

[16] *"Οτε γοῦν αὐτῷ τὸ στέφος τῇ κεφαλῇ καθηρμόζετο, καθωμολόγησε τῷ Θεῷ μὴ τιμωρῆσαι σῶμα τινος, τοῦτο δὲ μετὰ προσθήκης ἀποδεδώκει ...*, PSELLOS, op. cit. Constantin X, XIX, T. II, p. 147.

Etranges figures de souverains qui rejettent l'idée même de cruauté comme moyen de gouverner et malgré les conseils de leur entourage! Mais si, pour être clément, il faut d'abord faire des promesses "épouvantables" à Dieu, cela ne veut-il pas dire que la cruauté n'est pas seulement une modalité "normale" du pouvoir: cela laisse encore penser qu'elle est une modalité naturelle de l'homme lui-même, Constantin IX nous en administrant une autre preuve quand, juste après avoir prêté son serment solennel et voyant les usurpateurs Tornikios et Maniakès vaincus sous les murs de la capitale, il donne l'ordre de leur faire crever les yeux.[17]

En général, un Constantin IX ou un Constantin X ne cède pourtant pas à sa cruauté naturelle: ce sont des hommes dotés de leur libre-arbitre, une faculté que Dieu peut, en vertu de sa propre liberté, refuser aux autres, comme c'est le cas pour Andronic Comnène, maudit du Ciel depuis sa naissance et dont la montée sur le trône est annoncée par une comète qu'on pouvait voir dans le ciel à l'époque et qui prédisait les épouvantables catastrophes à venir et Andronic lui-même, comète en forme de serpent monstrueux "avec une énorme gueule ouverte qui, du haut, avide de sang humain, semblait devoir dévorer ceux qui étaient en bas".[18] Image prémonitoire d'un souverain que le même Nicétas compare à "un maître cruel qui fouette sans arrêt les enfants" et que l'habitant de Constantinople, de jour comme de nuit, craint de voir surgir "pour l'égorger sans pitié et sans remède".[19] Cet homme qui se croyait plus fort que Dieu, mais qui était en vérité un véritable fléau de Dieu envoyé pour châtier le peuple (mais en vérité les oppresseurs du peuple, ceux-là même qui feront mourir Andronic), avait, si nous en croyons Nicétas, une devise qui exclut toute possibilité de repentance et de pardon: "les empereurs ont le droit de tout punir et le pouvoir d'outrepasser tout péché", autant dire que, cruauté incarnée, naturellement inflexible (*akampês*) et dure (*ameiliktos*), il était en fait l'instrument du destin, cette *tuchê* que les Byzantins

---

[17] *ἀλλ' ἐπειδὴ πρὸς τοῖς τείχεσιν οὗτοι ἐγένοντο, εὐθὺς ἐν μνήμῃ τῶν παρ' αὐτοῖς τολμηθέντων γενόμενος, οὐκ ἔτι γνωσιμαχήσας, οὐδὲ τοὺς λογισμοὺς κατασχὼν, ἀφαίρεσιν εὐθὺς αὐτοῖς τῶν ὀμμάτων καταψηφίζεται*, PSELLOS, op. cit. CXXIII, p. 29.

[18] NICETAS CHONIATES, Histoire, Alexis Comnène fils de Manuel, éd. J. Van Dieten, Berlin 1975, p. 251: *Κατ' ἐκείνας δὲ τὰς ἡμέρας καὶ κομήτης ἐφάνη κατ' οὐρανὸν ὑποσημαίνων τὰ ἐσόμενα χείριστα καὶ αὐτὸν ἀτεχνῶς διαχαράττων Ἀνδρόνικον ... ἄλλοτε εἰς χάσμα ἀνοιγομένη στόματος φόβον ἐνεποίει τοῖς θεωμένοις οἱονεὶ καταχάσκουσα ἐξ ὕψους τῶν κάτωθεν καὶ ἀνδρομέου γλιχομένη αἵματος ... .*

[19] Id. op. cit. p. 294–295.

invoquent si souvent et qui assigne à celui qui aspire à la succession du monstre, Isaac Ange, un rôle qu'il ne peut refuser, celui de vengeur sacrosaint qui devra *sacrifier* le tyran avide de sang, en allant jusqu'à *goûter* sa chair, même sur le seul mode symbolique, pour conjurer une cruauté aussi dénaturée que l'était celle du Cyclope; certes, même Nicétas plaint le sort du souverain déchu lorsque, à demi mort après son long supplice, il porte à sa bouche son bras coupé: condamné à la cruauté depuis sa naissance, il est innocent comme l'était Oreste ou Electre mais, en le voyant, les gens croient que, tel un vampire, il pourrait encore se régénérer en buvant son propre sang encore chaud.[20]

Quoi qu'il en soit, feinte ou réelle, la notion de cruauté innée fait bien partie du répertoire mental byzantin, et elle n'est pas spécifiquement utilisée au sujet d'étrangers comme le sont les Latins; qui n'aura, du reste, noté la coincidence absolue entre les faits et les jugements que fournit le texte de Nicétas et ceux que nous avons déjà trouvés dans celui de Clari, son contemporain latin? Comme il est peu vraisemblable que Clari ait lu Nicétas, cela veut dire que l'un et l'autre, présents à Constantinople en 1204, sont un double miroir de l'opinion commune des habitants de la capitale et que nous avons peut-être découvert ici un critère commun de la cruauté, celui de la malédiction innée.

Ajoutons que, à Byzance, les gens savent bien que la cruauté peut être d'origine névrotique, et donc imprévisible. La névrose peut apparaître comme seulement obsessionnelle, comme celle de l'empereur Constantin VIII qui, parce qu'il vit dans la terreur constante de se voir détrôner, fait systématiquement crever les yeux à tous ceux qu'il suspecte de vouloir le faire, "se préoccupant non pas de distribuer des peines proportionnées aux délits, mais de trouver un moyen de se délivrer de ses soupçons"; pourtant, en vérité, il s'agit bien d'une déviation caractérielle pathologique, dans le cas d'un homme qui passe, sans transition, de la cruauté la plus féroce à un repentir apparemment sincère qui fait fondre toute sa cour en larmes, comme le fait aussi un autre empereur, Michel V, un lâche qui, de temps en temps, se laisse entraîner dans de terribles accés de colère,

---

[20] Id. op. cit. Andronic Comnène, p. 291 et 343: *ἤδει γὰρ τὸν κρεωβόρον Ἀνδρόνικον ὡς βοῦν αὐτὸν ἱερεύσοντα ἢ μᾶλλον καὶ ὠμῶν τῶν αὐτοῦ σαρκίων ἀπογευσόμενον κατὰ Κύκλωπα*; et p. 351: *Τὴν δεξιὰν χεῖρα μετ' ὀδύνης ἐκτείνας καὶ περιαγαγὼν οὕτω τῷ στόματι, ὥστε καὶ τοῖς πολλοῖς ἔδοξεν ἐκμυζᾶν τοῦ ἐκ ταύτης ἔτι θερμοῦ ἀποστάζοντος αἵματος διὰ τὸ νεαρὸν τῆς τομῆς.*

spécialement contre sa propre famille qu'il fait mutiler presque toute entière en l'espace d'une année.[21] Cruauté héréditaire? On pourrait le croire en lisant le portrait que trace Psellos de l'impératrice Zoé, fille de ce même Constantin VIII, cette femme certes avide de pouvoir[22], mais réellement généreuse jusqu'à la prodigalité, qui invite la maîtresse de l'empereur, Maria Skléréna, à vivre au palais en lui promettant de ne rien tenter contre sa vie[23], mais dont, "semblable à la mer", la main peut donner ou la vie ou la mort au rythme de ses sautes d'humeur[24], en un mot une véritable caractérielle ou, plutôt, une authentique maniaco-dépressive, "tantôt douce et faible, tantôt trop dure et rigide, passant de l'un à l'autre aspect de son caractère en moins qu'il ne faut pour le dire et sans aucune raison"[25], et qui peut faire crever les yeux, pour la seule raison qu'elle savait que c'était le supplice favori de son père, précisément à l'homme qu'elle vient de couvrir d'or et simplement parce que le courtisan n'a pas compris que la souveraine est toujours "sur le fil du rasoir" et que, sans s'en rendre compte, il a commis un acte qu'elle juge impardonnable sur le moment. Quelles que soient ses origines (mais il est clair que, en ce temps, elles sont presque toujours attribuées à la divinité), cette cruauté névrotique est aussi celle des monstres qui, instruments du ciel, ne sont donc pas sans cesse monstrueux: grâce à la subtilité de l'analyse psychologique dont les Byzantins sont souvent capables, un Nicétas Chôniatés, si hostile à Andronic Comnène, devra confesser que l'âme de l'empereur avait, comme celle de Zoé, "deux côtés", comme si elle eût partagée en deux par une lame, en sorte qu'on n'aurait pas dire si cet homme "extrêmement agité"

---

[21] PSELLOS, op. cit. Michel V, IX, T. I, p. 91 et XLI, p. 111.

[22] PSELLOS, op. cit. Constantin VIII, II, T. I, p. 26.

[23] Sur l'habileté politique de Zoé, cf. Maria Dora Spadaro, Michaelis Pselli In Mariam Sclerenam, Testo critico, introduzione e commentario, Catania 1984, p. 23–28.

[24] C'est sans aucun doute Zoé qui invite Maria Sklérèna à venir vivre au palais; cf. PSELLOS, op. cit. Constantin IX, LVIII–LIX, confirmé par SKILYTZES, éd. Thurn, p. 434; et il semble bienque l'impératrice n'ait en rien contribué à la mort (vers 1044?) de la favorite; M.D. Spadaro, op. cit. p. 40–43.

[25] PSELLOS, op.cit. Zoe et Théodora, IV, T. I, p. 119: *Καὶ ἡ μὲν Ζωὴ ἐπιρρεπὴς ἦν πρὸς ὅ τι καὶ βουληθείη, καὶ τὴν χεῖρα πρὸς ἄμφω ἡτοίμαστο κατὰ τὸ ἴσον ὀξύτατα, θάνατον φημὶ καὶ ζωὴν, καὶ ἐώκει κατὰ τοῦτο τὸ μέρος κύμασι θαλαττίοις καὶ ἀπαιωροῦσι τὴν ναῦν καὶ αὖθις βαπτίζουσι* ... .

(*poluplanestatos*) avait toujours été inhumain: une assez bonne définition de la schizophrénie.[26]

Pourtant, la cruauté ne dépend pas seulement de la malédiction divine qui fait naître cruel ni d'une maladie caractérielle qui la rend inévitable: il existe aussi une autre modalité de la *tuchê* que nous pourrions nommer la "brutalité des choses et des circonstances" et qui, d'un caractère originellement tout autre, peut faire sortir un personnage nouveau, plus dur et prompt à la brutalité la plus extrême. De cette "cruauté existentielle", le grand empereur Basile II est, nous semble-t-il, l'exemple le plus accompli. Basile, nous dit Psellos, fut un homme dont, de l'avis de tous ceux qui l'ont connu, le caractère était "mélancolique" (*struphnós*) et "irascible" (*dusorgos*), en un mot "hors du normal" (*tò êthos apezesmenos*), alors que, à l'origine, il était pourtant un jeune souverain aimable et doux.[27] Ce sont les rebellions de Bardas Phôkas et de Bardas Skléros qui, en transformant ses premières années de règne en une guerre civile inexorable, ont aussi transformé le jeune homme plein de générosité en un personnage dur, orgueilleux et soupçonneux; l'empoisonnement de son rival Phôkas, dont il semble bien avoir été l'auteur, ou du moins le responsable, semble bien avoir été le coup de foudre après lequel serait né un nouvel empereur, plein de remords mais endurci contre ce monde qui l'avait, au sens littéral du mot, remodelé au contact de la "brutalité des choses".[28] Et c'est précisément parce qu'ils perçoivent l'existence de cette cruauté essentielle des choses que Psellos et Nicétas, qui avaient jusque-là nourri une haine irrémissible contre Michel V et Andronic Comnène, se laissent aller à pleurer sur leur misérable *tuchê*: c'est pour décrire la fin

---

[26] NICETAS CHONIATES, op. cit. p. 253: *ὅθεν καὶ τῇ τῶν λεχθέντων διπλόῃ ὡς οἷα διπάλτῳ ξίφει τρωθεὶς τὴν ψυχὴν*, et p. 353: *πολυπλανέστατος ἀνθρώπων ... οὐ γὰρ πάντη ἀπηνθρώπιστο, ἀλλὰ κατὰ τὰ διφυῆ ἀναπλαττόμενα μορφώματα θηριωδίας μετέχων καὶ βροτείῳ εἴδει ἐκέκαστο*, cf. aussi PSELLOS, op. cit. Constantin IX, CLVII, T. II, p. 48–9.

[27] *Τοῖς μὲν οὖν πολλοῖς ὅσοι τῶν καθ' ἡμὰς τεθέανται τὸν βασιλέα Βασίλειον, στρυφνὸς οὗτος δοκεῖ καὶ τὸ ἦθος ἀπεζεσμένος, δύσοργος τε καὶ οὐ ταχὺ μεταβάλλων, μήτριος τε τὴν δίαιταν καὶ τὸ ἁβρὸν ἐκ παντὸς ἐκτρεπόμενος ...*, PSELLOS, op. cit. Basile II, IV, T. I, p. 4.

[28] *Ἐντεῦθεν ἕτερος ἀνθ' ἑτέρου ὁ βασιλεὺς γίνεται, καὶ οὐ μᾶλλον αὐτὸν τὸ γεγονὸς εὔφρανεν, ᾗ ἡ τῶν πραγμάτων δεινότης ἠνίασεν. Ὑποπτος οὖν εἰς πάντας ὦπτο καὶ σοβαρὸς τὴν ὀφρὺν, τάς τε φρένας ὑποκαθιήμενος καὶ τοῖς ἁμαρτάνουσι δύσοργος καὶ βαρύμηνις*, PSELLOS, ibid. XVIII, T. I, p. 11.

d'un homme qui n'a pas eu la courage de se rebeller contre la "force des choses"[29] que Psellos trouve sans doute les accents les plus pathétiques de toute la littérature byzantine.

A vrai dire, ce n'est pas par hasard que l'on voit la *tuchê* reparaître aux origines de la cruauté de l'homme ou des choses: il existe, à Byzance, un réel fatalisme, très peu chrétien, qui témoigne de rémanences philosophiques anciennes, non seulement chez un auteur platonisant comme Psellos, mais aussi chez Anne Comnène ou chez Nicétas, dont la foi chrétienne est peu discutable. Mais en fait, que la nature ou l'événement cruel soient attribués à la "roue de la Fortune" ou à la volonté inexplicable de Dieu, on peut déduire des quelques exemples déjà donnés que les Byzantins ont, quand ils les affrontent, des réactions tout à fait semblables à celles que l'on reléverait dans n'importe quel autre environnement culturel: terreur et malédiction, mais aussi pitié et examen de conscience personnel. En outre, la réaction au fait cruel peut être variée, en sorte qu'il est très risqué de croire qu'il existe une réaction typique du Byzantin qui, si nous nous laissons entraîner par la légende noire latine, aurait considéré la cruauté comme un fait habituel et, donc, sans importance. Certes, un auteur comme Nicéphore Bryennios, quand il parle de l'aveuglement de Romain IV Diogène, écrit froidement que les conseillers de Michel VII commandèrent de lui faire crever les yeux et que "ceux qui reçurent sa lettre aveuglèrent Diogène et l'enfermèrent dans un monastère"[30], mais il suffit de lire la relation que Michel Attaleiatès fait du même crime, pleine d'horribles détails sur cet épisode affreux, pour comprendre que, tandis que Bryennios a épousé la cause de la neutralité, Attaleiatès ressent vivement l'horreur de ce crime et cherche à la faire partager par son lecteur. Ce qui revient à dire qu'il faut toujours tenir grand compte de la personnalité de l'auteur, mais aussi de ses préjugés personnels, politiques ou sociaux; par exemple, la position apparemment neutre de Bryennios au sujet des traitements cruels infligés à Diogène n'est pas spécifique de ce seul épisode: quand il rapporte l'aveuglement de son parent, Nicéphore le Vieux, vaincu par Alexis

---

[29] PSELLOS, op. cit. Théodora, XLV, T. I, p. 113. *ἐναντιωθήσεσθαι τῇ τοῦ καιροῦ φορᾷ*. Il avait d'ailleurs écrit, un peu plus haut: *Εἶτα δὴ συλλεξάμενος τὴν ψυχὴν, ἐπηρασάμην τῆς ἡμετέρας ζωῆς, δι' ἣν εἴωθε συμβαίνειν τὰ καινὰ ταῦτα καὶ ἄτοπα* ..., Id., Michel V, XL, T. I, p. 110.

[30] NICEPHORI BRYENNII Historiarum Libri Quattuor, éd. P. Gautier, Bruxelles 1975, p. 139–141.

Comnène, il passe encore au plus vite sur les détails, disant seulement que le ministre de Botaneiatès, Borila, "s'empara de Bryennios et le conduisit dans un lieu nommé Philopation où il l'aveugla", se contentant d'ajouter que ce crime priva la Romania d'un de ses plus brillants représentants, une manière politique de complaire à Alexis, son beau-père, sans critiquer trop la rébellion de son parent, qui était du reste lui-même uni à Alexis par les liens du sang.[31] Cependant il est normal qu'Attaleiatès, de son côté, partisan décidé de Botaneiatès et ennemi acharné des Comnènes, insiste sur l'aveuglement de Diogène, premier exemple, en son temps, de ces épisodes de rébellions et de violences auxquels Alexis mit fin en 1081. En matière de passion politique, qui nous mène, encore aujourd'hui, à ne voir que la cruauté de l'adversaire en occultant celle du parti ou du peuple auxquels vont nos sympathies, les Byzantins ne font donc nullement exception, et on ne doit pas l'oublier quand on cherche à déterminer, chez eux, une illusoire conception "absolue" de la cruauté, dont ils illustrent bien la valeur toute relative.

Considérations banales? Elles ne le seront pas si, à partir de ces données, nous pouvons maintenant admettre que les Byzantins usent, quand ils jugent tel ou tel objet comme cruel, usent de critères à peu près semblables à ceux de leurs contemporains étrangers. Face à l'Occident chrétien et à propos de faits ou d'attitudes que les sources latines dénonceraient indiscutablement comme cruels, on peut en effet vérifier qu'auteurs byzantins et latins emploient les mêmes techniques narratives et en attendent à l'évidence les mêmes réactions de la part de leur lecteur, faire naître, puis croître des attitudes conventionnelles qui, à Byzance, engendrent, entre autres, ce qu'on pourrait nommer la *légende noire latine*.

Il serait trop facile de rappeler comment, au moins depuis la première croisade, on perçoit à Byzance une vision fantasmatique d'un Occident fait de cruauté, bien illustrée, dans l'*Alexiade*, par la figure épouvantables de Robert Guiscard, ce bandit de grands chemins qui "vivait en Longobardie au sommet des montagnes, dans les cavernes et sur les collines, à la tête d'une bande de voleurs qui attaquait les voyageurs", bref un homme qui "a fait ses premiers pas en versant le sang et en commettant

[31] MICHEL ATTALEIATES, Histoire, éd. Bekker, Bonn 1853, p. 178. *Τὸν δὲ Βρυέννιον ὁ Βορίλας παραλαβὼν καὶ πρὸς τὸ Φιλοπάτιον λεγόμενον ἀμαγαγὼν ἐκτυφλοῖ, ἄνδρα στερήσας τῇ Ῥωμαίων ἀρχῇ καὶ πολιτείᾳ οἷον οὔτινα ἄλλον ἐκέκτητο ἄνευ τοῦ τούτῳ ὑπερισχύσαντος*, BRYENNIOS, éd. cit. IV, 17, p. 283.

nombre d'assassinats" et qui, devenu maître de l'Italie méridionale, enrôle les hommes, vieux comme adolescents, avec une telle cruauté qu'Anne Comnène peut écrire qu'il était frappé "de la démence d'Hérode et même encore plus que de la démence d'Hérode"[32], un homme qui trafit son bienfaiteur, Guillaume Mascabelle, à qui il fait arracher les dents pour lui faire avouer l'endroit où il a caché son trésor, avant de lui faire en outre crever les yeux, un supplice, nous l'avons dit, traditionnel à Byzance, que la princesse commente pourtant en soulignant qu'il "n'y a rien de plus pénible que de raconter la cruauté de Robert".[33] Mais, pour le lecteur occidental, plus frappant est encore le portrait du pape Grégoire VII qui, lui aussi frappé de "manie", aurait, si on devait en croire une absurde légende, fait émasculer "d'une manière inhumaine" et "barbare" les ambassadeurs de l'empereur Henri IV[34], une attitude empreinte de préjugé qui, à partir du moment où l'on admet la validité relative des jugements latins, permet d'écarter l'objection traditionnelle selon laquelle les Byzantins, eux-mêmes essentiellement cruels, auraient été particulièrement indulgents envers les peuples ou les cultures pour lesquels nous sommes en général extrêmement sévères, ce qui vaut évidemment par excellence pour les civilisations musulmanes.

En l'absence de sources directes (rappelons que l'historiographie byzantine est interrompue entre VIIème et IXème siècle), nous ne savons rien de la vision proprement grecque des Musulmans à l'époque de leurs grandes conquêtes, mais comment ne pas penser, compte tenu de la mentalité du temps, les Byzantins n'aient pas eu une réaction proche de celle des Arméniens, des Syriens et des Coptes qui n'interprètent jamais la

---

32 *Ἐξελθὼν τῆς πατρίδος περὶ τὰς ἀκρολοφίας καὶ τὰ ἄντρα καὶ τὰ ὄπη τῆς Λογγιβαρδίας διήτριβε χειρὸς ληστρικῆς κατάρχων καὶ τοῖς ὁδίταις ἐπιτιθέμενος ... Καὶ τὰ προοίμια τοῦ βίου τούτῳ αἱμάτων ἦσαν ἐκχύσεις καὶ ἀνδροφονίαι πολλαὶ*, ANNE COMNENE, Alessiade, I, X, 4, éd. Leib, Paris 1967, p. 38. *Ταυτὰ μὲν ἄντικρυς, καθάπερ εἶπον, μανίας ἦσαν Ἡρώδου ἢ καὶ πλέον Ἡρώδου ...*, ANNE COMNENE, op.cit. I, XIV, 2, p. 52.

33 *Οὐδὲν δὲ χεῖρον καὶ τὴν ὠμότητα τοῦ Ῥομπήρτου διηγήσασθαι*, ANNE COMNENE, op.cit. I, XI, 8, p. 42.

34 *Τούτων οὖν ἀκούσας ὁ πάπας τῶν λόγων κατὰ τῶν πρέσβεων εὐθὺς ἐμεμήνει καὶ αἰκισάμενος πρότερον ἀπανθρώπως, εἶτα καὶ κείρας τὰς κεφαλὰς καὶ ἐπικείρας τοὺς πώγωνας, τὰς μὲν ψαλίσι, ξυρῷ δὲ τοὺς πώγωνας, καὶ ἄλλο τι προσεξεργασάμενος ἀτοπώτατον καὶ βαρβαρικήν ὕβριν ὑπερελαῦνον ἀφῆκεν*, ANNE COMNENE, op. cit. I, XIII, 5, p. 48.

conquête arabe comme une guerre de religion et voient dans les Musulmans un ennemi "classique", semblable aux Perses qui avaient ruiné peu avant leurs territoires, un ennemi donc qui, comme n'importe quel autre, tue cruellement les peuples vaincus? Unique aspect religieux, l'examen de conscience du vaincu, qui voit dans les Arabes, encore une fois comme il le faisait auparavant pour les Perses, un "fléau de Dieu" suscité par ses propres péchés?[35]

Certes, au VIIème siècle, quand est passée la conquête proprement dite, les Grecs orthodoxes n'ont jamais été soumis à une domination permanente des Arabo-Musulmans, en sorte qu'on peut justement douter qu'ils aient eu une conscience de leur culpabilité aussi claire que celle dont témoignent l'Arménien Sébéos quand il écrit : "Nous l'avons bien mérité, parce que nous avons péché contre le Seigneur et courroucé le Saint d'Israël"[36]. Mais, pour les autres chrétiens d'Orient, les Grecs sont précisément la cause de la colère divine puisque, vus de Syrie, d'Egypte et d'Arménie, ce sont des hérétiques et des persécuteurs des vrais chrétiens, les Monophysites: le même historien rapporte comment le khalife Mu'awiyya, une fois lancée l'invite à la conversion qui précède toute attaque musulmane, n'a nullement l'intention de pratiquer une conversion par la force: il ne veut que "faire la guerre à l'Empire des Grecs pour conquérir Constantinople et faire disparaître son empire", ajoutant que, si Constantin IV accepte de dissoudre son armée et de payer tribut, il lui donnera des troupes et une partie de l'or recueilli dans les pays vaincus.[37]

Certes, la guerre contre les Musulmans est cruelle, mais comme le sont toutes les guerres, et sans qu'on perçoive jamais, sous des formules comme "les Musulmans massacrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent" ou "les rencontres étaient extrêmement sauvages et sanglantes" un quelconque degré supérieur de cruauté qui distinguerait les Musulmans d'autres ennemis plus "classiques"[38], en sorte qu'on peut aisément comprendre comment "compte tenu de la faiblesse des Romains et de l'hostilité des habitants contre l'empereur Héraclius", un pays comme l'Egypte n'ait pas ressenti sa soumission aux Musulmans comme une chute dans le monde de l'horreur:

---

[35] Sur les réactions orientales face aux conquêtes musulmanes, cf. A. Ducellier, Le Miroir, op. cit. part. p. 23–27.

[36] SEBEOS, Histoire d'Héraclius, trad. F. Macler, Paris 1905, p. 132.

[37] SEBEOS, op. cit. p. 139–140, A. Ducellier, op. cit. p. 27–29.

[38] A. Ducellier, op. cit. p. 40–41.

seulement un passage, dont nul ne peut fixer le terme, sous la loi, certes très dure, d'un envoyé de Dieu.[39]

Il faut en fait attendre le VIIIème siècle, donc un siècle après la conquête musulmane et lorsque les vaincus ont acquis une conscience minimale de la doctrine islamique, pour trouver enfin dans les textes la vision apocalyptique bien connue de notre tradition occidentale: pour le chroniqueur arménien Lewond, "les fils d'Ismaël" sont désormais "des scélérats, des fils du crime ... qui commettent toutes sortes d'iniquités, violent les femmes et, en torturant les gens, leur extorquent d'énormes quantités d'argent", cette dernière notation étant peut-être la vraie raison pour laquelle l'historien se déchaîne si véhémentement contre les Musulmans.[40] Mais, comment passer des "fils du crime" aux "fils du Diable"? Le pas est franchi par le même Lewond qui, un peu plus loin, parle du khalife 'Abd al-Malîk qui "suscité par Satan, commanda à son armée d'envahir à nouveau l'Arménie, en chargeant Muhammad, le sanguinaire et le démoniaque", en sorte que "le pays fut soumis à tant de douleurs et à tant de périls que les survivants en envièrent le sort des morts".[41]

En Arménie est donc née la "légende noire" des Musulmans qui, comme le khalife Yazîd II, sont "cruels de caractère et guidés par le fanatisme", au point de faire la guerre non seulement aux Chrétiens mais aussi aux "porcs, herbivores impurs dont il fit faire un grand massacre dans tous ses territoires". Cette cruauté des Musulmans, parce qu'elle vient du diable, leur père, est une tache irrémissible, qui fait qu'un chrétien ne saurait pardonner à un musulman: "Il est vrai", répond un prince arménien à un général musulman vaincu, "que Notre Seigneur nous enseigne la miséricorde, mais seulement envers les gens miséricordieux, tandis que vous-autres, qui êtes d'une race sans pitié, vous ne méritez pas la pitié et, de la pitié, vous n'en recevrez jamais de notre part". Et le même prince, après avoir néanmoins promis au musulman de l'épargner, de le faire précipiter sans scrupule "vivant tout au fond de la mer".[42]

---

[39] JEAN DE NIKIOUS, Chronique, éd. G. Zotenberg, Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, XXIV, 1883, p. 442.

[40] GHEWOND (LEWOND), Histoire des Invasions arabes en Armenie, trad. H. Chahnazarian, Paris 1856, p. 8 et 17.

[41] Id. op.cit. p. 19; A. Ducellier, op.cit. p. 60-61.

[42] GHEWOND, op.cit. p. 26; A. Ducellier, op.cit. p. 64. La "mer" désigne ici le lac de Van.

Ne nous y trompons pourtant pas: nous sommes dans le cadre d'une littérature apologétique et fanatique, qui veut donner des Musulmans une vision qui n'est point, à coup sûr, partagée par tous; Lewond lui-même est parfois obligé d'admettre qu'il existe de bons musulmans, comme l'est le propre frère de 'Abd al-Malîk, 'Abd al-'Azîz, un prince généreux, reconstructeur de l'Arménie et protecteur de son peuple. Quant au terrible gouverneur Muhammad, dont le même auteur a dit qu'il était "démoniaque", il peut aussi être touché par une lettre du patriarche Isaac, et à tel point que, envoyé une seconde fois en Arménie, "il n'y donna pas la moindre preuve d'hostilité". A la vérité, c'est toujours le même historien qui le confesse, les Musulmans sont, eux aussi, des hommes, et on peut même trouver des hommes bien plus cruels qu'ils ne le sont, particulièrement parmi ces nobles arméniens qui, sous prétexte de se révolter contre les Arabes, se font en réalité les oppresseurs de leur propre peuple qui, finalement, doit souvent recourir à l'aide du khalife, seul capable de rétablir la paix en Arménie.[43]

Si nous avons privilégié les textes arméniens, c'est que, parmi toutes les traditions orientales, ils sont sans doute les premiers à porter la cruauté musulmane au niveau d'un stéréotype: si, comme nous l'avons vu, ce stéréotype n'opère pas toujours, même en Arménie, on peut donc imaginer à quel point, en Egypte et en Syrie, régions réellement opprimées par les Grecs et libérées par les Musulmans, sa portée sera encore plus limitée. Comment, par exemple, prétendre que la domination arabe ait été extrêmement cruelle quand un Jean Damascène ou un Théodore Abû Qûrra, son élève, peuvent écrire et diffuser des dialogues et des traités théologiques dans lesquels la foi musulmane est constamment défiée?[44] Et pourtant, c'est en Syrie, au VIIIème siècle, qu'intervient un fait nouveau: parmi les arguments des apologétistes orthodoxes syriens apparaît et se développe alors l'idée que, face à une foi chrétienne essentiellement pacifique, l'islam est, par définition, une religion dont le précepte premier est de se baigner dans le sang de l'ennemi chrétien. Déjà vers la moitié du siècle, le Damascène a trouvé la formule qui, ensuite stéréotypée, sera désormais appliquée aux Musulmans en général, lorsqu'il parle du "chien d'Ismaël,

---

[43] Sur ces épisodes et pour une analyse sommaire des nuances du texte de Lewond, cf. A. Ducellier, op. cit. p. 64–67.

[44] Sur les chrétientés égyptiennes et syro-mésopotamiennes, cf. A. Ducellier, op. cit. p. 71–104.

d'origine barbare et passionné par l'homicide". Plus tard, "le pseudo-prophète insensé des Agarènes, Môamath", écrit Abû Qûrra, "a dit, excité par le Diable: Dieu m'a envoyé pour verser le sang de ceux qui disent que la Divinité possède naturellement trois hypostases".[45] Interprétation évidemment erronée de la notion de *gihâd*, cet argument passe très vite dans la littérature hagiographique où, par exemple, nous le trouvons, dans la seconde moitié du même siècle, dans la *Vie de Michel le Sabaïte* où, face au khalife 'Abd al-Malik, un moine oppose la prédication de Muhammad, censé avoir massacré ceux qui refusaient sa parole, à celle de Paul, menée "sans glaives ni trésors".[46]

Entre-temps, les Grecs faisaient la guerre aux Musulmans, une guerre au sujet de laquelle les sources grecques se font extrêmement discrètes, d'abord parce que, exception faite des épisodes aigus des années 674–677 et 711–718, leur pain quotidien en est la razzia qui, jusqu'à la moitié du VIIIème siècle, dévaste l'Anatolie, mais surtout parce que, si les Arabes sont enfin repoussés jusqu'au Taurus, c'est grâce aux efforts de la dynastie iconoclaste, des "hérétiques" dont les chroniqueurs, quand ils reprennent la plume au siècle suivant, préfèrent passer les mérites sous silence. Certes, les relations entre Byzance et les chrétiens orthodoxes d'Orient ne sont jamais vraiment interrompues, et l'hagiographie syrienne nourrit en effet souvent le texte des chroniqueurs monastiques du IXème siècle, désormais porte-paroles du préjugé, maintenant bien ancré dans la tradition, d'une cruauté naturelle des Musulmans: Théophane, en passant, accuse le khalife Mansûr d'avoir "ordonné que les Chrétiens et les Juifs fussent marqués aux mains", puis, à propos de la guerre civile entre al-Amîn et son frère al-Ma'mûn, de 810 à 812, il écrit: "Innombrables, les Chrétiens de Palestine, moines et laïcs, et aussi ceux de la Syrie, passèrent en Chypre pour fuir l'insondable perversité des Arabes, du fait qu'une anarchie générale régnait sur la Syrie, l'Egypte, l'Afrique et tout l'Empire (des Musulmans), en sorte que les homicides ... et toutes les actions qui sont odeieuses à Dieu étaient

---

[45] JEAN DAMASCENE, Homélie sur l'Annonciation, P. G., XCXVI, col. 657: *ὁ βαρβαρογενής τε καὶ φιλομάκελλος κύων Ἰσμαήλ*. THEODORE ABU QURRA, Dialogue XX, P. G., XCVII, col. 1545.

[46] P. Peeters, La Passion de Saint Michel le Sabaïte, Analecta Bollandiana, XLVIII, 1930, part. p. 71–72; A. Ducellier, op. cit. p. 129–130.

alors commis, dans les campagnes comme dans les villes, par leur peuple détesté de Dieu ...".[47]

Fixer l'origine de telles notations, qui sont ensuite répétées sans cesse par les autres chroniqueurs, est relativement aisé: elles viennent des annales monastiques dont la préoccupation première est de mettre en relief le sort particulièrement cruel des couvents orientaux soumis à la *manie* et à la *rage* des Musulmans: nombre de formules stéréotypées comme "l'insondable perversité des Arabes", "le peuple haï de Dieu des Ismaélites" et bien d'autres, se répéteront désormais, avec la fonction de véritables épithètes homériques, chaque fois que sera prononcé le nom même des divers peuples musulmans.

Etudier sérieusement les données hagiographiques, un travail encore entièrement à faire, est évidemment exclu ici: il suffira de donner la liste des expressions de ce genre telle qu'elle ressort d'un de ces textes, la *Vie de Lazare le Galésiote*, une hagiographie du XIème siècle. Quand l'auteur y raconte les persécutions attribuées aux khalifes fatimides al-Hakîm et al-'Azîz, au reste mal distingués l'un de l'autre, l'auteur parle des Musulmans comme des "impurs et très pervers Agarènes", al-'Azîz lui-même étant naturellement *impie et criminel*, puisqu'il commande *rageusement* à "un de ceux que nous pouvons nomer ses chiens, dont la force physique et la perversité surpassaient celles de tous les autres", de faire jeter à terre la coupole de l'église de la Résurrection à Jérusalem.[48] Et c'est aussi bien dans la Calabre du Xème siècle que dans l'Anatolie du XIème que nous retrouvons "les Agarènes sans Dieu ... qui n'avaient l'intention ni de faire grâce aux moines ni de les épargner", puis "l'épée, le glaive, l'arc, les flèches baignées de sang et le feu ardent que répandent "la main des Perses, la férocité des Turcs qui ont détruit et sauvagement mis à sac tout l'Orient".[49] Comment donc s'étonner que, dans ce type de littérature, prospèrent tant

---

[47] THEOPHANE LE CONFESSEUR, Chronique, P. G., CVIII, col. 901 et 1001.

[48] VIE DE SAINT LAZARE LE GALESIOTE, Acta Sanctorum, Novembre, III, col. 515. VIE D'ANDRE SALOS, P. G., CXI, col. 856: *Καὶ μετὰ ταῦτα δώσει τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ἐπὶ 'Ανατολὰς καὶ ταπεινώσει τοὺς υἱοὺς 'Αγάρ. 'Οργισθήσεται γὰρ ὁ Κύριος διὰ τὴν βλασφημίαν αὐτῶν, καὶ διὰ τὸ εἶναι τὸν καρπὸν αὐτῶν χολὴν Σοδόμων καὶ πικρίας Γομόρρων, καὶ διὰ ταῦτα νύξας ἐγερεῖ τὸν βασιλέα 'Ρωμαίων ἐπ' αὐτοὺς καὶ τὰ τέκνα αὐτῶν πυρὶ ἀναλώσει.*

[49] VIE DE NIL DE ROSSANO, P.G., XX, col. 64; Typikon du Monastère de Saint Jean de Patmos, Miklosich–Müller, Acta Graeca Medii Aevi Sacra et Profana, T. VI, p. 61–62. Pour la postérité de ce genre de prophéties à l'époque turque, cf. A. Argyriou,

de prophéties qui, en partant du principe que les Musulmans sont une épreuve imposée par le Ciel, déduisent que viendra le jour où Dieu changera de sentiments et chargera un empereur romain de les punir avec cette même cruauté qu'ils ont déchaînée contre les Chrétiens, en sorte que leurs descendants soient, on ne sait quand, détruits par le feu divin?

On pourrait croire que, si les Musulmans sont spécialement cruels envers les moines, c'est parce que la guerre qu'ils font aux Chrétiens a un but bien précis, et donc religieux: détruire la vraie foi en s'attaquant tout d'abord à ses vivants symboles. Stéréotype venu de la polémique syrienne du VIIIème siècle, le thème est particulièrement développé vers 850 dans la *Réponse et Réfutation à un Sarrasin* de Nicétas de Byzance où l'on explique clairement comment, si les Musulmans font preuve de cruauté envers les Chrétiens, c'est de leur religion elle-même qu'ils ont appris cette cruauté puisque, selon l'interprétation devenue classique du *gihâd*, le Musulman n'a qu'un seul but, convertir les autres et, s'ils refusent l'islam, les mettre à mort.[50]

Une telle argumentation implique à l'évidence une constante confrontation des deux religions, celle des Musulmans qui institue l'homicide des Chrétiens en tant qu'oeuvre pie, celle des Chrétiens qui, comme l'écrit encore Nicétas de Byzance, et à partir du principe que l'homme est le chef-d'oeuvre de Dieu, professe que "tout homicide, en tant qu'homicide est ou la destruction de ce bien ou à l'origine de sa destruction, ce qui entraîne la conséquence que tout homicide est, par définition, un mal".[51] On doit donc exclure une attitude prévisible qui consisterait à répondre à la guerre

---

Les Exégèses Grecques de l'Apocalypse à l'époque turque (1453–1821), Thessalonique 1982.

[50] "(Le Prophète) excite et arme les Barbares par tous les moyens en sorte qu'ils se couvrent du sang des Chrétiens ... Car voici ce que tu écris: "Il est des homicides légitimes et d'autres qui sont illégitimes. Il est illégitime et interdit par Dieu de tuer un fidèle volontairement, mais il est légal et légitime de tuer celui qui croit que Dieu a un associé et en forge un qui lui est égal en puissance ... Ne comprends-tu pas que tout homicide, pour la seule raison qu'il est un homicide, doit être évité et abominable? ... L'homicide que vous commettez contre nous n'a qu'un seul but, vous le confessez vous-mêmes: nous faire Sarrasins, ce qui n'est pas un bien, d'où il suit que l'homicide que vous commettez contre nous ne fait même pas partiedes biens produits par accident ..." (NICETAS DE BYZANCE, Réponse et Réfutation à un Sarrasin, P. G., CV, col. 744 et 839–840); A. Ducellier, Le Miroir, op. cit. p. 170–172.

[51] NICETAS DE BYZANCE, op. cit. col. 745.

religieuse des Musulmans en déchaînant une autre guerre offensive ayant pour but de tuer ou de convertir les Musulmans: ce serait répondre à la cruauté par la cruauté, à l'impiété par une impiété encore pire puisque les Chrétiens, eux, savent bien que tuer un homme volontairement est un mal absolu; comment donc imiter les Musulmans qui, corrompus depuis leur naissance par une doctrine perverse et dénaturée, sont marqués de la *tare naturelle* de la cruauté?[52]

Il en résulte qu'à Byzance la cruauté bien connue et constamment rappelée des Musulmans ne change rien à l'attitude générale de l'Empire et de ses peuples face à un ennemi, certes animé d'une idéologie religieuse perverse, mais qui n'est pas fondamentalement différent de tous les autres ennemis qui, à travers les siècles, ont voulu détruire Byzance. Certes, il est des Chrétiens fanatiques qui, comme l'empereur Nicéphore Phôkas, peuvent adopter une attitude qui annonce la future idéologie occidentale de la croisade, par exemple quand il demande au patriarche d'attribuer la palme des martyrs à ses soldats morts sur le champ de bataille, après avoir pratiqué, dans ses campagnes contre les Musulmans, le principe, odieux aux vrais Chrétiens, de l'*oeil pour oeil et dent pour dent.*[53] Mais le patriarche souligne bien la gravité de leur erreur en refusant avec indignation, rappelant que quiconque meurt après avoir répandu le sang doit, selon un canon de Basile de Césarée, être privé trois ans des sacrements, sans exception spécifique pour les soldats, une position qui ne variera jamais à Byzance et sur laquelle, encore au XIVème siècle, insiste l'empereur Jean Cantacuzène.[54]

---

[52] *Ἐν ἐκείνοις γὰρ καὶ καταπέλται καὶ ξίφη καὶ πόλεμοι διὰ παντὸς κρατοῦντες τὴν ἐφιζάνουσαν ἐν αὐτοῖς φυσικὴν ὠμότητα* ..., Miklosich–Müller, Acta Graeca, T. IV, p. 203, acte monastique de décembre 1246.

[53] Même si l'on sait qu'il s'agit d'un éloge emphatique, on rappellera le texte de Théodose le Diacre qui montre l'empereur commandant de "lancer les têtes de ses ennemis avec les catapultes ... afin que le peuple du péché connaisse que ses propres membres sont à l'origine de leurs maux ... en sorte que qui était mort au combat devenait à son tour meurtrier en meurtrissant les siens" (THEODOSE LE DIACRE, Sur la Conquête de la Crète, P. G., CXIII, col. 1020–1021).

[54] *Ἐσπούδασε δὲ καὶ νόμον θεῖναι τοὺς ἐν πολέμοις ἀποθνήσκοτας στρατιώτας μαρτυρικῶν ἀξιοῦσθαι γερῶν, ἐν μόνῳ τῷ πολέμῳ τιθέμενος καὶ οὐκ ἐν ἄλλῳ τινὶ τὴν τῆς ψυχῆς σωτηρίαν* ..., SKILYTZES, Synopsis Historiarum, éd. J. Thurn, Berlin 1973, p. 274–275. Des Musulmans morts au combat, Cantacuzène rappelle que *ου λογίζεται ἑαυτοὺς ἀξίους μέμφεως, ὡς αἰτίους τοῦ πολέμου*, et que, en revanche, les soldats

Il en résulte que, face à la cruauté musulmane qu'anime une foi perverse, le Chrétien n'a qu'une seule réponse possible, l'affirmation des valeurs supérieures de sa propre foi et, pour le reste, faire la guerre pour se défendre, comme il l'a toujours fait contre les Perses, les Goths ou les Bulgares: parmi les innombrables récits d'atrocités commises sur tant de champs de bataille, la cruauté musulmane ne se distingue jamais de celle des autres ennemis, que Byzance englobe tous dans le concept de *barbares*, parmi lesquels les sources comptent indifféremment Scythes, Perses, Arabes ou Perses[55], Italiens ou Bulgares.[56] A un certain niveau de culture, et surtout dans les derniers siècles de l'Empire, Arabes et Turcs sont en fait devenus la modalité contemporaine d'un ennemi traditionnel de la grécité, un ennemi lui aussi cruel de nature, dont le prototype est évidemment le Perse acharné contre le Grec de l'Athènes classique et que, dans les premiers temps de la christianisation, les textes religieux assimilent aux hordes *éthiopiques et libyques* déchaînées contre les Hébreux.[57] C'est cet ennemi qui, en diverses circonstances de son histoire, a toujours menacé l'Empire, dissimulé sous les noms les plus variés, comme le font les Avars et les Slaves qui, en 586, renouvellent les menaces de Xerxès; déjà appelés *Perses* dans les documents des XIème et XIIème siècles, il semble donc normal, dans les textes du XIVème, et jusque dans les actes de la pratique, de donner aux Turcs le nom d'*Achéménides* qui évoque ce grand combat millénaire que civilisation et barbarie sont censés s'être livré sur les Détroits.[58]

---

musulmans tuent le plus grand nombre possible de prisonniers sur le corps du mort, *καὶ ὅσον πλείους κτείνει, τοσοῦτον ὠφέλειαν λογίζεται τῆς τοῦ τεθνεῶτος ψυχῆς*, CANTACUZENE, Apologie, IV, col. 545.

55 *Σκύθαι μὲν καὶ Πέρσαι καὶ Ἄραβες καὶ πᾶν γένος βαρβαρικὸν*, Miklosich–Müller, op.cit. T. IV, p. 203, acte cité de la Lembiotissa, décembre 1246.

56 *Ἐνιαυτίων δόρατα βαρβάρων γένους,/ Περσῶν, Ἰταλῶν, Βουλγάρων, Ἀτταρίων,/ ἐμοῦ καταπεμφθέντα πολλαῖς ἐν μάχαις* ..., Poème iambique précédant le Typikon de saint Michel du Mont Auxence, éd. G. Papageorgiou, Zwei Iambische Gedichte saec. XIV und XIII, Byzantinische Zeitschrift,VIII, 1899, p. 675.

57 ... *νέον Ξέρξου στρατὸν ἢ τῶν Αἰθιόπων καὶ Λιβύων κατὰ Ἰουδαίων τὸ πρὶν ὁπλισάμενον* ..., Miracula Sancti Demetrii, P. Lemerle, Les plus anciens Recueils des Miracles de saint Démétrius, § 117, T. I, Paris 1980.

58 Sur le concept de barbare à Byzance, cf. H. Ditten, Barbaroi, Hellenes und Romaioi bei den letzen byzantinischen Geschichtsschreiber, Actes du XXIème Congrès International des Etudes byzantines, Ohrid, T. II, 1962, et A. Ducellier, Mentalité historique et

Si bien que, conformément à cette vieille tradition culturelle, la cruauté des Musulmans est simplement celle que l'on attribue naturellement à tous les Barbares qui ont, si nous négligeons un certain nombre de stéréotypes extrémistes qui voudraient nous faire croire à l'impossibilité de toute relation humaine avec eux, grâce à leur proximité géographique, toujours entretenu tant de liens confiants et même amicaux avec l'Empire, sphère de la civilisation. Le témoignage le plus révélateur de cette attitude complexe d'amour-haine est très certainement l'épopée de *Digénis Akritès*, un texte traditionnel comme tant d'autres *tragoudie* qui mettent en scène les contacts gréco-musulmans du Xème siècle: l'émir syrien que l'on soupçonne d'avoir enlevé la soeur du héros est certes un "allogène" (*allophulos*) qui, sans aucune doute, est donné pour avoir tué cruellement la jeune fille[59], dont la mère craint qu'il soit "sans amour", dépourvu de cette "faculté de raisonnement des nobles Grecs ..., irascible comme le sont les barbares", et donc "irrespectueux de la vie". Et pourtant, quand les frères de la jeune fille arrivent dans le palais de l'émir, ils se trouvent en présence d'un prince d'origine grecque, sincèrement amoureux de leur soeur, dont il a honorablement protégé la vertu, et qui leur demande sa main en promettant qu'il se convertira s'ils acceptent.[60] C'est ce même émir qui, appelé par elle, médite un temps de retourner de force, avec sa jeune épouse, vers sa mère qu'il a laissée en Syrie, mais qui, vaincu par sa propre noblesse, se contente de faire un voyage vers sa terre natale pour s'en revenir bien vite en *Romanie*, accompagné de sa mère et de milliers de jeunes Arabes convertis au christianisme. En revanche, le traître cruel est un chrétien, fils du stratège byzantin Antiochos, séducteur d'une princesse arabe, fille de l'émir Aplorrhabdis: profitant de la cruauté des circonstances (*daimonia tuchê*), puisque la mère de la jeune fille est tombée malade brusquement,

---

réalités politiques: L'Islam et les Musulmans vus par les Byzantins du XIIIème siècle, Byzantinische Forschungen, Band IV, 1972, part. p. 31–33. A. Ducellier, L'Islam et les Musulmans vus de Byzance au XIVème siècle, Byzantina, XII, 1983, p. 95–134, et part. p. 105–106.

[59] *Λοιπὸν ὁ κύων σ' ἔσφαξε, πρὸς ἅδην ἔστειλε σε, ὡ πονηρᾶς ὠμότητος, βίᾳ τῶν ἀλλοφύλων πῶς ἔπαθες, μακρόθυμε, ταύτην τὴν ἀνομίαν*; Les exploits de Digénis Akritas, L. II, 32–35, éd. K. Sathas, Paris 1875, p. 4.

[60] ... *ἦν ὁ νυμφίος ἔστω σοι παρόμοιος τοῦ καλλους, ἣν ἔχῃ ἕξιν γινωμικὴν τῶν εὐγενῶν Ῥωμαίων φοβοῦμαι, τέκνον μου καλὸν, μὴ ἄστερνος ὑπάρχῃ, καὶ θυμωθῇ ὡς ἐθνικὸς καὶ ζῆν, σὲ οὐ προκρίνῃ* ..., op. cit. L. II, 143–156, p. 14.

fuit avec elle à travers le désert, puis abandonne sa proie auprès d'une source, non sans lui avoir dérobé ses riches vêtements.[61]

Certes, le Digénis est un texte typique de la région des confins, mais les couches cultivées de Byzance ne sont pas loin non plus, au moins depuis le Xème siècle, d'une conception des Musulmans comme *barbares spécifiques* qui, parce qu'ils sont les plus voisins de la civilisation authentique, ne peuvent ni ne doivent se laisser dominer par les tares naturelles des barbares plus lointains et donc plus "purs"; le patriarche Nicolas Mystikos qui, partant du principe que l'Empire est naturellement l'image du soleil, avait déjà comparé celui de Bagdâd au second luminaire céleste, la lune, réprouvera donc les Musulmans qui ont massacré des chrétiens en Chypre, leur rappelant qu'une telle cruauté n'est pas digne des Sarrasins ni d'aucun peuple qui "connaît et observe la manière civilisée de se gouverner et de vivre", formule qui inclut évidemment ces mêmes Sarrasins dans cette espèce supérieure d'humanité.[62] Au XIIIème siècle, un autre patriarche, Georges de Chypre, risquera une autre antithèse, disant que la Turquie a reçu et protégé Michel Paléologue fugitif, pourtant son *ennemi naturel*, une formule révélatrice des rapports gréco-musulmans qui, outre la cruauté naturelle tarditionnellement attribuée au Sarrasin, rendent pourtant possibles d'authentiques relations humaines, parce que le Sarrasin est, avant tout, un barbare à qui Dieu peut accorder le bénéfice de sa grâce, tandis que le libre arbitre du Chrétien peut le précipiter dans le gouffre de la perversion.[63]

Bien sûr, c'est en référence aux Arabo-Musulmans que cette vision ambivalente de la cruauté musulmane nous paraît définitivement fixée au Xème siècle, c'est à dire au moment où Byzance pense avoir définitivement tromphé de l'Islam: même Nicéphore Phôkas, qui s'était montré si dur à leur égard, est bien persuadé, lorsqu'il rédige son traité *Sur la Guerilla*,

---

[61] *Καὶ δὴ κατά τινα πικρὰν καὶ δαιμονίαν τύχην, νόσος ἐπῆλθε τῇ μητρὶ θανάτῳ γειτνιώσῃ, καὶ οἱ μὲν ἄλλοι ἅπαντες πρὸς θρῆνον ἦσαν οἴκῳ*, (op. cit. L. VI, 1693–1695, p. 142).

[62] *Γνώμην αὐτοῦ τὴν ἔνδοθεν δολίως κεκρυμμένην ἀνακαλύπτειν ἄρχεται δεινὸς ὁ παραβάτης* (op. cit. L. VI, 1711–1713, p. 142). *Τοῦτο γὰρ οὐχ ὅτι Σαρακηνῶν ἄξιον, ἀλλ' οὐδέ τινος ἑτέρου ἔθνους ἀνθρωπίνην πολιτείαν καὶ βίον εἰδότος καὶ σώζοντος* ..., NICOLAS MYSTIKOS, Lettre à l'émir de Crète, P. G., CXI, col. 32.

[63] *Καὶ ἡ βάρβαρος γῆ ... καὶ αὕτη καλῶς ἔσωσε τὸν φύσει πολέμιον*, GEORGES DE CHYPRE, Enkomion de Michel Paléologue, P. G., CXLII, col. 365.

que "au moins la moitié" de la menace des Arabes "a été émoussée".[64] Et l'invasion turque des années 1060–1071 ne change rien à cette vision devenue traditionnelle: en revanche, en obligeant les Grecs, désormais chassés de leurs propres domaines et, en premier lieu, de l'Anatolie qui avait toujours été la pièce maîtresse de l'Empire orthodoxe, à méditer sur les origines du pouvoir que Dieu a concédé aux Musulmans, l'image d'un islam comme fiéau divin retrouve toute sa vivacité dans leur esprit; elle n'atténue en rien la cruauté des nouvelles conquêtes, mais elle interdit de voir la cruauté musulmane comme innée, puisqu'elle est, plus clairement encore qu'auparavant, une cruauté voulue par Dieu qui a décidé, après avoir puni les hérétiques au moyen du fléau arabe, de frapper maintenant les orthodoxes qui, se fiant dans la victoire remportée sur les Arabes, se sont faits les transgresseurs de la morale chrétienne: "Maintenant, le malheur frappait jusqu'aux orthodoxes", écrit le Continuateur de Skilytzès, "et tous ceux qui partageaient la foi des Romains ne savaient plus que faire: ils pensaient que leur sort était accompli ... et ils croyaient que la foi droite ne suffisait plus et qu'il fallait en plus mettre leur vie en conformité avec cette foi, en sorte que c'est aussi bien celui qui erre au sujet de la foi que celui qui trébuche et boîte dans son mode de vie qui est soumis de la même manière à la même punition"[65].

En d'autres termes, la cruauté des Musulmans est en fait une modalité de la volonté divine: dominés par l'image de guerres devenues habituelles avec les Arabes, les Byzantins des siècles glorieux avaient oublié le rôle théologique que Dieu avait attribué aux Musulmans, et seuls quelques hagiographes se préoccupaient de le rappeler parfois, mais sans jamais inviter les Chrétiens à réagir à leur *perversité* par la violence, ce qui eût été "tenter la puissance de Dieu".[66] Maintenant, face aux Turcs, nouveau visage du fléau qui témoigne, au choix, du retournement de la roue de la *tuchê* ou des insondables desseins de Dieu, l'unique attitude possible

---

[64] NICEPHORE PHOKAS, Traité de la Guerilla, éd. Gilbert Dagron, Paris 1986, p. 32: *ἅτε Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ ἡμῶν τὸ πολὺ τῆς καθ' ἡμῶν δυνάμεως καὶ ἰσχύος τῶν τοῦ Ἰσμαὴλ ἐκγόνων ἀμβλύναντος, καὶ τὰς ἐφόδους αὐτῶν ἀναχαιτίσαντος* ... .

[65] CONTINUATEUR DE SKILYTZES, P.G., CXXII, col. 416–417; A. Ducellier, Le Miroir, op. cit. p. 162–164.

[66] "Quant au Père (Nil de Rossano), il avait aperçu depuis la grotte la pousière soulevée et la foule des Sarrasins qui s'approchaient, et il avait décidé de se souistraire à leur perversité, pour ne point s'exposer à tenter la puissance de Dieu ..." (Vie de Nil de Rossano, P. G., CXX, col. 64).

du Chrétien est la résignation, comme l'explique Kékavménos, ce vieux général de la fin du XIème siècle qui, pour une fois, n'appartient pas au cercle vraiment cultivé de la société byzantine.[67] Mais Nicétas le confirme après la défaite de Manuel Comnène à Myrioképhalon, en 1176: ce sont les desseins insondables du Ciel qui ont donné la victoire aux Turcs[68]. A propos de ces desseins, l'homme en est réduit aux conjectures qui sont, au gré des époques, inspirées de pures considérations morales (les péchés des hérétiques ou ceux des vrais chrétiens), ou des préjugés franchement politiques: par exemple, aux IXème et Xème siècles, l'invasion arabe est la punition de l'Iconoclasme, tandis que, dans les derniers siècles de l'Empire, les Turcs sont le fléau déchaîné par Dieu contre, au choix, les partisans de l'Union avec Rome ou leurs adversaires traditionalistes.[69]

En conséquence, qu'elle soit banalement *barbare* ou l'authentique produit des jugements célestes, la cruauté musulmane n'est que très rarement vue, à Byzance, comme irrémédiable, puisqu'elle dépend de la grâce divine, en sorte qu'on peut considérer l'expression de Nicéphore Grégoras ou de Jean Cantacuzène, qui parlent de l'*incurabilité* des Turcs comme une opinion extrémistes, à moins qu'elle ne témoigne, interprétation plus vraisemblable, que d'un simple "tic" de langage;[70] quoi qu'il en soit, il vaut mieux s'arrêter sur celle de Matthieu Blastarès pour qui, vers la *profonde obscurité* de l'islam, il est toujours possible que la lumière divine trouve sa voie.[71] Il n'est donc pas question de voir dans les Musulmans des monstres absolus et maudits depuis la naissance jusqu'à la mort, comme

---

[67] *Εἰ δὲ ἀμεληταί τινες καὶ κακοὶ προκόπτουσιν, οὐδὲν θαυμαστόν. Ἑβραῖοι γὰρ καὶ αἱρετικοὶ καὶ Σαρακηνοὶ καὶ ἁπλῶς ἄλλοι πολλοὶ οἱ μήτε πεῖραν δογμάτων ἔχοντες μήτε εἰς τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν ἀληθινὸν Θεὸν ἐλπίζοντες ζῶσι, καὶ οἱ μὲν αὐτῶν καὶ εὐημεροῦσι καὶ ἐθνῶν ἄρχουσι καὶ τῆς τοῦ Θεοῦ ἀγαθότητος ἀπολαύουσι, καὶ οὐ ζηλοῦμεν αὐτῶν τὴν εὐημερίαν ...*, KEKAVMENOS, Strategikon, éd. B. Wassiliewsky et V. Jernstedt, rééd. Amsterdam 1965, p. 38–39.

[68] *... μεταθεῖσαν πρὸς τὸ ἀντίπαλον ἀνεφίκτοις ἡμῖν θειοῖς κρίμασιν*, (NICETAS CHONIATES, éd. cit., p. 230).

[69] A. Ducellier, Le Miroir, op.cit. p. 161–167, et Mentalité historique et réalités politiques, art. cit. p. 40–43; cf. aussi A. Ducellier, L'Islam et les Musulmans vus de Byzance au XIVème siècle, Byzantina XII, 1983, p. 119–121.

[70] Par exemple, NICEPHORE GREGORAS, Histoire Romaine, XXIX, 9, éd. Bonn, III, p. 228–229; A. Ducellier, Mentalité historique, art. cit. p. 103.

[71] *Ἰδεῖν ἔστι κἂν τῷ βαθεῖ σκότῳ τῆς τῶν Ἀγαρηνῶν δυσσεβείας τὸ φῶς ἐνδυναστεῦον τῆς χάριτος ...*, (MATTHIEU BLASTARES, Syntagma, II, 3, P. G., CXLIV, col. 1108).

l'est Andronic Comnène; certes, l'unique façon, pour eux, de revenir à la *nature*, qui devrait être l'état permanent du chrétien, est sans aucun doute la conversion: l'émir, père de Digénis, en se transformant en un chrétien parfait, démontre, s'il en était besoin, qu'avoir été musulman (ou juif ...) ne laisse aucune trace, à tel point que le converti peut se vanter de sa noble généalogie arabe, comme si elle avait été régénérée par sa conversion.[72]

Mais la grâce divine qu'invoquait Blastarès peut donner aux Musulmans les plus convaincus à la fois noblesse et sagesse: innombrables sont les figures d'Arabes ou de Turcs dont les qualités humaines sont bien plus hautes que celles de bien des Chrétiens: qu'il suffise de citer le sultan Alp Arslan face à Romain Diogène ou l'émir d'Alep dont Psellos oppose la bonne foi à la rage militariste de Romain Argyre.[73] Bien différente est la cruauté d'Andronic: la famille des Anges préfère se retirer chez les Turcs plutôt que de supporter sa tyrannie.[74] Certes, la figure du Musulman est souvent embellie par les historiens qui la mettent en contraste avec les portraits caricaturaux d'empereurs romains qu'ils détestent: Psellos est l'ennemi de Romain III comme Nicéphore Bryennios prise peu Romain IV, tandis que Nicétas, on le sait, hait et craint Andronic. Mais, et cela jusqu'au peuple, des siècles de relations souvent pacifiques ont fait comprendre que la cruauté spécifique des Musulmans, invoquée rituellement par le pouvoir ou par l'Eglise en quête de "réarmement moral" des Chrétiens, n'est, la plupart du temps, qu'une pure et simple fable: déjà dans la première moitié du XIIème siècle, les paysans chrétiens des environs du lac de Pousgousès, en Phrygie, passés sous l'autorité des sultans d'Ikonion, sont en si bons rapports avec les Turcs qu'ils se sont mêlés à eux, ont adopté leurs vêtements et considèrent les Byzantins comme leurs ennemis.[75] Et beaucoup de Turcs, malgré la réprobation de leur coréligionnaires, savent donner raison à ces chrétiens envers qui ils se con-

---

[72] Les Exploits de Digénis Akritas, op. cit. IX, 3055–3101, p. 250–254.

[73] *Ὁ γὰρ Περσῶν ἀρχηγός, ἐπειδὴ τὸν βασιλέα Ῥωμαίων δορυάλωτον ἐθεάσατο, οὐκ ἐπήρθη τῷ κατορθώματι, συνεστάλη δὲ μᾶλλον τῷ εὐτυχήματι καὶ μετριάζει τῇ ὠίκῃ τοσοῦτον ὅσον οὐδεὶς ἐνενόησε* ..., (NICEPHORE BRYENNIOS, I, 19, p. 121); cf. aussi PSELLOS, op. cit. Romain III, VIII, éd. cit. T. I, p. 36–37 et Romain IV, XXVI, T. II, p. 164.

[74] *Εἱλέσθην μᾶλλον συνοικεῖν ἀλλοθρόοις βαρβάροις ἢ τῷ τυράννῳ παραδοθῆναι* ..., NICETAS CHONIATES, p. 288–289.

[75] *Χριστιανῶν ἐσμοί, οἱ καὶ διὰ λέμβων καὶ ἀκατίων τοῖς Ἰκονιεῦσι Τούρκοις ἐπιμιγνύμενοι οὐ μόνον τὴν πρὸς ἀλλήλους φιλίαν ἐντεῦθεν ἐκράτυναν, ἀλλὰ καὶ τοῖς*

duisent *humainement.*[76] Un comportement "honorable" des Turcs, depuis longtemps connu des Byzantins, et qui leur vaut le respect chrétien: à ses soldats qui assiègent Ikonion (parmi eux, déjà nombre de Latins), Manuel Comnène interdit donc formellement de violer les sépultures de l'ennemi dont il ne faudrait pas heurter *le noble malheur.*[77] De cette noblesse turque, il n'existe assurément pas de plus bel éloge que celui qu'en fait Nicétas quand il raconte comment le sultan, Kaï-Khusraw, après avoir accepté de remettre le rebelle Mankaphas à l'empereur Isaac II Ange, exige de lui la promesse de ne pas tuer ni mutiler le prisonnier, cependant que les autres Turcs s'indignent de voir leur souverain rendre aux Grecs un réfugié qui s'était placé entre leurs mains pour des raisons politiques:[78] ici, c'est le cruel traditionnel qui cherche à contenir la cruauté du chrétien, ce sont les Turcs, comme l'avaient déjà fait les Arabes syriens face à Romain Argyre, qui protestent contre un comportement qu'ils jugent indignes d'eux!

Si nous nous arrêtons vers le début du XIIIème siècle, après un demi-millénaire de relations complexes avec les Musulmans et plus d'un siècle de heurts toujours plus aigus avec les "frères latins" d'Occident, et si nous admettons que Byzance dispose de critères généraux qui, tant appliqués à la cruauté des autres qu'à celle des Byzantins eux-mêmes, sont très voisins de ceux que nous pouvons inférer des sources latines médiévales (le comble de la cruauté est l'homicide, et viennent ensuite les dommages causés à la personne et à la dignité humaines), encore faut-il confesser que l'analyse byzantine de la cruauté est beaucoup plus sophistiquée que celle des Occidentaux; et nous ne pouvons faire moins que d'invoquer ici la culture specifique de Byzance, cet extraordinaire mélange de traditions philosophiques grecques, de conceptions politiques romaines et d'humanisme chrétien qui,

---

ἐπιτηδεύμασιν αὐτῶν ἐν πλείοσι προσεσχήκασιν. Ἀμήλει καὶ ὡς ὁμοροῦσιν αὐτοῖς προστιθέμενοι Ῥωμαίους ὡς ἐχθροὺς ὑπεβλέποντο ..., (NICETAS op. cit. p. 37).

[76] *Ἐῶ γὰρ λέγειν ὡς φιλανθρωπευομένους ἐνίοτε πρὸς τὸ Χριστώνυμον κακῶς ἔφασκε καὶ ἐπέπληττεν* ..., (NICETAS, op. cit p. 400).

[77] *παντάπασιν ἀνύβριστον τηρηθῆναι τὴν κόνιν ἐκέλευε χρῆναι τοῖς καὶ κατὰ βραχὺ σωφρονούσιν εἰπὼν αἰδεῖσθαι μᾶλλον δυστυχοῦσαν εὐγένειαν* ..., (KINNAMOS, Histoire, éd. Bonn, II, 6, p. 46); cf. aussi NICETAS, éd. cit. p. 53 et A. Ducellier, Mentalité historique, art. cit. p. 51.

[78] *παρασχὼν τῷ σουλτὰν καταπροδοθέντα εἶχε καὶ ἀνάπεμπτον αὐτῷ γενόμενον τὸν Μαγκαφᾶν, πλὴν γε δὴ μεθ' ὁμολογίας καὶ πίστεως, μὴ ὥστε τοὐπιτίμιον αὐτῷ τῆς ἀποστασίας κείσεσθαι θάνατον ἢ μέρος περοκοπῆναι καὶ διαλωβηθῆναι τοῦ σώματος* ..., (NICETAS, éd. cit. p.401).

au rebours de la culture latine, n'a jamais été submergé par la "barbarie" de nos premiers siècles médiévaux, et dans lequel domine incontestablement le conflit entre l'humanisme helléno-chrétien et le juridisme romain. C'est ce conflit qui, sans nous autoriser à l'accuser de duplicité, nous montre le Byzantin à la fois bouleversé devant l'aveuglement, une peine qu'il dénonce comme extrêmement cruelle, et admettant que ce supplice affreux est la *juste rétribution* de certains crimes spécifiques: si Constantin VIII *punit cruellement*, c'est seulement parce qu'il outrepasse la loi et la coutume en faisant aveugler les gens au hasard.[79]

Pourtant, face aux autres, prévaut à l'évidence la tradition antique qui justifie la classification intangible des peuples entre les deux grandes catégories des *Romains* et des *Barbares*, plutôt fortifiée du reste par le passage de l'Empire au christianisme qui transmue l'ancienne opposition en celle, en fait rigoureusement identique, des Hébreux assaillis par les Egyptiens, puis des *vrais chrétiens* affrontés aux *gentils* (*tà ethnê*): une opposition que la christianisation de tant d'*ethnê* européennes n'a du reste jamais amené les Byzantins à remettre en question: pour Anne Comnène, Robert Guiscard est bien un chrétien, sans pour autant cesser d'être un barbare, qui ne saurait donc, sauf à délirer, ambitionner le destin impérial auquel le moindre Romain peut théoriquement prétendre.[80] Au reste, pour la tradition mentale byzantine, tous les chrétiens d'Occident seront toujours des barbares, ce que résume assez bien Nicéphore Bryennios lorsqu'il décrit les Varanges d'Angleterre comme "un peuple venu de la terre barbare proche de l'océan, anciennement fidèle aux empereurs des Romains, dont chacun porte le bouclier et une espèce de hâche sur les épaules".[81]

C'est ici, à notre sens, que se révèle l'intérêt essentiel d'une étude relative à l'idée de cruauté à Byzance: pour s'être toujours considéré comme l'incarnation terrestre du royaume de Dieu, ses citoyens voient tous les étrangers à l'Empire comme égaux dans leur barbarie commune, c'est à dire dans une sorte d'état de nature qui n'a rien à voir avec le statut religieux des peuples, quels qu'ils soient. Il en résulte que tous les barbares ont des traits communs, parmi lesquels l'avidité, la perfidie et, surtout, la cruauté,

---

[79] PSELLOS, Chronographie, éd. cit. T. I, p. 26.

[80] *'Αλλ' ἐκεῖνος μὲν τῆς βασιλείας ἀπρὶξ ἐπιδράξοιτο, ὡς οὐκ ἂν τὸν βάρβαρον 'Ρομπέρτον προσηκαμένου εἰς βασιλείαν τοῦ 'Ρωμαικοῦ δήμου ...*, ANNE COMNENE, Alexiade, I, XV, 6, T. I, p. 56.

[81] NICEPHORE BRYENNIOS, op. cit. I, 20, p. 123.

des traits que l'on trouve aussi, à l'évidence, chez les Byzantins eux-mêmes, mais qui suscitent alors l'indignation, alors que, chez les barbares, personne ne songerait à s'en étonner puisque, en cédant à tel ou tel de ces défauts, le barbare ne fait que se comporter "en barbare" (*hôs barbaros*), comme le font les Vénitiens qui, en 1159, après avoir déchaîné une véritable bataille contre les Romains, refusent d'accepter leur défaite et s'obstinent dans leur "mentalité barbare", préférant "la mort douloureuse des bêtes sauvages" à une capitulation entre les mains de Manuel Comnène, la solution qu'un Romain aurait évidemment choisie.[82]

Bien sûr, la "barbarité" est un état qui peut se corriger partiellement grâce à la découverte de la vraie religion mais celle-ci, plus qu'un privilège, devient un grief supplémentaire quand le barbare chrétien se laisse dominer par ses défauts naturels, comme le fait ce prêtre latin qui, au début de la première croisade, se jette, glaive en main, à l'attaque d'une patrouille byzantine, archétype de ce "barbare latin qui, tout à la fois, prend part aux mystères divins et, le bouclier au bras gauche et la lance brandie du droit, alors qu'il bénéficie du corps et du sang divins, contemple l'homicide et, pour reprendre les paroles du psaume de David, devient un homme de sang", digne représentant de "cette espèce barbare qui est tout ensemble consacrée et avide de guerre"[83] et qui, comme Bohémond en donne une autre preuve, est naturellement incapable d'atteindre l'idéal, typiquement byzantin, du juste milieu qui exclut aussi bien les grands défauts et les vertus trop élevées.[84]

Byzance, cet "Empire du milieu" déjà parfaitement conscient des nuances de sa propre cruauté, devient donc, entre XIème et XIIème siècle, l'observatoire privilégié de la cruauté comparée de ses voisins, chrétiens comme musulmans, un observatoire d'où les Byzantins, utilisant les mêmes critères qu'ils ont toujours appliqués à leurs propres défauts, sont parvenus à une conclusion clairement défavorable aux "frères latins" qui, à la différence des Musulmans, aveuglés par une fausse religion, devraient

---

[82] *πλὴν οὐδ' οὕτω τῆς βαρβάρου γνώμης ἠρέμησαν ἢ τὰ ὅπλα κατὰ ἤτταν κατέθεντο, ἀλλὰ κατὰ τὰ δυσθάνατα τῶν θηρίων ἐφαλλόμενοι τε καὶ προσαλλόμενοι ἐν δεινῷ τίθενται ὅτι μὴ Ῥωμαίων αὐτῶν ὑπερίσχυσαν ...*, NICETAS CHONIATES, op. cit. p. 86.

[83] ANNE COMNENE, Alexiade, X, VIII/8, T. II, p. 218.

[84] *Ὀπηνίκα γάρ τις τῆς μεσότητος ἐκσταίη, πρὸς ὁπότερον ἂν τῶν ἄκρων νεύσειε, πόρρωθεν τῆς ἀρετῆς ἔστηκε*, ANNE COMNENE, X, XI/4, T. II, p. 232.

avoir les moyens de dominer leur barbarie et, au contraire, commettent des atrocités qui tendent à devenir toujours plus effroyables que celles des Musulmans eux-mêmes. Certes, à la fin du XIIème siècle, il peut encore advenir que le peuple de Constantinople détruise une des mosquées de la ville, mais il ne s'agit pas d'un mouvement spécifiquement dirigé contre les Musulmans: il marque en fait le début de la révolution qui va faire tomber l'empereur Alexis III Ange et, du reste, la révolte emporte, avec la mosquée, jusqu'à une église orthodoxe.[85] Mais quand ce sont les Flamands, les Pisans et les Vénitiens qui tombent sur la mosquée constantinopolitaine du *Mitaton*, un fait que les gens voient comme *déraisonnable* et *inouï*, c'est ce même peuple de la capitale qui vole sans hésitation à l'aide des Sarrasins qui cherchent à préserver leur lieu de culte, démontrant une vérité désormais éclatante: les vrais barbares cruels ne sont plus ceux de la tradition hagiographique, elle aussi bien émoussée par la réalité des faits, en sorte que le vrai chrétien peut maintenant de situer du côté des Musulmans qui défendent leurs droits et contre d'autres chrétiens qui méprisent l'humanité.[86]

Nous sommes à la veille de la quatrième croisade, seulement dix-sept ans après que Saladin eut conquis Jérusalem, et la comparaison s'impose aux Byzantins, victimes des "actions barbares" commises contre les Grecs par ces Latins qu'ils n'hésitent plus à nommer les "envoyés des génies de la mort" quand ils les voient brûler maisons et palais de la Propontide:[87] la croisade était donc un mensonge, les croisés ont détruit la Ville et l'Empire, et tué cruellement femmes, enfants et vieillards "pour un peu d'or et d'argent", alors que les Sarrasins vainqueurs des Latins en 1187 se sont comportés tout à fait "humainement" (*philanthropôs*) et "doucement" (*prosenôs*): ce sont les Latins, non les Musulmans, qui "ont transformé le cénotaphe su Christ en cimetière de soldats morts", fait "du voyage vers le Sépulcre vivifiant une descente vers l'Enfer" et "changé la vie en mort",

---

[85] NICETAS CHONIATES, op. cit. p. 525.

[86] ... *ὡς δ' οὕτω ταῦτα παραλόγως καὶ ὑπὲρ δόκησιν πᾶσαν παρηνομεῖτο, ἠμύνοντο μὲν αὐτοὺς οἱ Σαρακηνοὶ τὰς χεῖρας τοῖς παρατυχοῦσιν ὁπλίσαντες, ἐπιβοηθοῦσι δὲ καὶ Ῥωμαῖοι, παρὰ τῆς τοῦ κακοῦ φήμης ἐκεῖσε συνηλισμένοι* ..., NICETAS CHONIATES, op. cit. p. 553.

[87] *πῶς ἂν ἔγωγε εἴην τὸ βέλτιστον χρῆμα, τὴν ἱστορίαν, καὶ κάλλιστον εὕρημα τῶν Ἑλλήνων βαρβαρικαῖς καθ' Ἑλλήνων πράξεσι χαριζόμενος*, NICETAS CHONIATES, op. cit. p. 580; *φειδόμενοι μηδενὸς παραλίου οἰκοδομήματος οἱ τοῦ καλοῦ ἀνέραστοι κηρεσιφόρητοι βάρβαροι*, Id., op. cit. p. 560.

ce qui revient à dire qu'ils se sont révélés beaucoup plus cruels que ces Agarènes en qui la vieille tradition chrétienne voulait voir les prototypes de la cruauté à l'état pur.[88]

L'évidence de la cruauté et de la perfidie latines, qui avait jusque-là progressé dans les esprits byzantins sans qu'on voulût en voir les ultimes conséquences possibles, est devenue en 1204 une réalité brutale dont l'ombre s'étend sur toute l'histoire future de Byzance, dans le temps même où le danger le plus pressant devrait être pour eux celui que les Turcs leur font courir. De cette réalité naît une image souvent fantasmatique des Latins qui, parmi bien d'autres attitudes pour nous paradoxales auxquelles elle a porté les Byzantins, les mène à pousser encore la comparaison entre les "faux chrétiens" et ces musulmans dont une expérience ancienne et directe avait engendré chez eux une vision toujours plus modérée. Tandis donc que le Byzantin se sent toujours plus assailli par l'image du cruel Latin, il se fait aussi une opinion toujours plus favorable du Musulman, jusqu'à ce que, quelques jours seulement avant la chute de Constantinople, en 1453, les gens puissent dire qu'il "vaut mieux tomber enre les mains des Turcs que dans celles des Francs".[89]

---

88 *Ὄντως λογοποιοὶ ἐξεφάνθησαν καὶ τοῦ θείου τάφου διφῶντες ἐκδίκησιν κατὰ Χριστοῦ προδήλως ἐλύττησαν καὶ μετὰ σταυροῦ τὴν τοῦ σταυροῦ κατάλυσιν ἠνομήκασιν ... οἱ δ' ἐξ Ἰσμαὴλ οὐχ οὕτως, ὅτι μὴ καὶ πάνυ φιλανθρώπως καὶ προσηνῶς τοῖς ἐκ τοῦ γένους αὐτῶν προσηνέχθησαν, οὔτε τὸ Χριστοῦ κενήριον πολυάνδριον πεσόντων ἔδειξαν, οὐδὲ κάθοδον ἐς ἅδου τὴν πρὸς τὸν ζωηφόρον τάφον εἴσοδον, οὐδὲ θάνατον τὴν ζωήν ...*, NICETAS, op. cit. p. 576.

89 *Ἴσασι οἱ εἰπόντες πρὸ ὀλίγων ἡμερῶν. Κρεῖττον ἐμπεσεῖν εἰς χεῖρας Τούρκων ἢ Φράγκων*, Doukas, Histoire Turco-Byzantine, XXXIX, 19, éd. Vasile Grecu, Bucarest 1958, p. 365. Certes, Doukas désapprouve une telle opinion, mais elle semble bien avoir été alors majoritaire.

MEDIUM AEVUM QUOTIDIANUM

HERAUSGEGEBEN VON GERHARD JARITZ

SONDERBAND II

CRUDELITAS

The Politics of Cruelty in the Ancient and Medieval World

Proceedings of the International Conference
Turku (Finland), May 1991

Edited by

Toivo Viljamaa, Asko Timonen
and Christian Krötzl

Krems 1992

Front page illustration: Martyrdom of Saint Barbara (detail),
Friedrich Pacher, Tyrolian, 1480–1490,
Neustift (Novacella), South Tyrol (Italy), Stiftsgalerie

Alle Rechte vorbehalten
– ISBN 3-90 1094 05 9

Herausgeber: Medium Aevum Quotidianum. Gesellschaft zur Erforschung der materiellen Kultur des Mittelalters, Körnermarkt 13, A–3500 Krems, Österreich – Druck: KOPITU Ges. m. b. H., Wiedner Hauptstraße 8–10, A–1050 Wien.

Contents

Preface 7

Andrew LINTOTT (Oxford): Cruelty in the Political Life of the Ancient World 9

Maarit KAIMIO (Helsinki): Violence in Greek Tragedy 28

Toivo VILJAMAA (Turku): "Crudelitatis odio in crudelitatem ruitis". Livy's Concept of Life and History 41

Katariina MUSTAKALLIO (Helsinki): The "crimen incesti" of the Vestal Virgins and the Prodigious Pestilence 56

Asko TIMONEN (Turku): Criticism of Defense. The Blaming of "Crudelitas" in the "Historia Augusta" 63

Christer BRUUN (Helsinki): Water as a Cruel Element in the Roman World 74

Luigi de ANNA (Turku): Elogio della crudeltà. Aspetti della violenza nel mondo antico e medievale 81

Greti DINKOVA-BRUUN (Helsinki): Cruelty and the Medieval Intellectual: The Case of Peter Abelard 114

Christian KRÖTZL (Tampere): "Crudeliter afflicta". Zur Darstellung von Gewalt und Grausamkeit in mittelalterlichen Mirakelberichten 121

Thomas LINDKVIST (Uppsala): The Politics of Violence and the Transition from Viking Age to Medieval Scandinavia 139

Alain DUCELLIER (Toulouse): Byzance, Juge Cruel dans un Environnement Cruel? Notes sur le "Musulman cruel" dans l'Empire byzantin entre VIIème et XIIIème siècles 148

Asko TIMONEN (Turku): Select Bibliography 181

Preface

The present volume is a collection of the papers read at the conference which was held in May 1991 at the University of Turku on the theme *The Politics of Cruelty in the Ancient and Medieval World.* The general aim of the conference was to advance interdisciplinary and international collaboration in the fields of humanistic studies and particularly to bring together scholars who have common interests in the study of our past. The choice of the subject of cruelty naturally resulted from different study projects concerning the political and social history of late antiquity and the Middle Ages – the Roman imperial propaganda, the conflict between paganism and christianity, the history of the Vandals, the Byzantine empires, the Medieval miracle stories, to name some of them. Perhaps also contemporary events had an influence on the idea that cruelty could be the theme which conveniently would unite those various interests. And the idea emerged irrespective of considerations whether or not we should search for models in the Ancient World or join those who, as it seems to have been a fashion, insist on investigating what we have common with the Middle Ages.

One might argue – and for a good reason indeed – that cruelty is a subject for anthropologists and psychologists, not for philologists and historians. Where does the student of history find reliable criteria for defining the notion of cruelty in order to judge the men of the past and their actions, to charge with cruelty not only individuals but also nations and even ages ("the *crudelitas imperatorum*", "the Dark Ages", "the violence of the Vikings", "the cruel Muslims")? Is it not so that the only possibility is to adapt our modern sensibilities to the past and to use our own prejudices in making judgements about others? The prejudices – yes, but this is just what makes the theme interesting for the historian because our prejudices – our conception of cruelty, for instance – are part of the heritage of past centuries. The events of our own day – maybe more clearly than ever – have demonstrated that we live in a historical world. When we investigate the history of the concept of cruelty we, as it were, look ourselves at a mirror and learn to understand ourselves better. The concept of cruelty has two sides. It is a subjective concept used to define and describe those persons

and those acts that according to the user of the term are negative, harmful, humiliating, harsh, inhumane, primitive and unnatural; in everyday life it is associated with religious habits – with crude remnants of primitive religion, it is associated with passion, an uncontrolled mental state, or with violence and with the exercise of power without justice. On the other hand the term is used to classify people by their ethical and social habits, to accuse, to invalidate and injure others; therefore the accusation of cruelty refers to basic features of ancient and also Medieval thought, to the fear of anything foreign, to the aggressive curiosity to define and subsume others simply by their otherness.

Such were the considerations wich gave inspiration for arranging the "cruelty"-seminar. The conference was accommodated by the Archipelago Institute of the University of Turku, in the island Seili ("Soul island"), in an environment of quiet beauty of the remote island and sad memories of the centuries when people attacked by a cruel fate, lepers or mentally ill, were banished there from the civilized community.

The conference was organized by the Department of Classics of the University of Turku in collaboration with the Departments of Cultural History and Italian language and culture of the same university. It is a pleasure to us to be able to thank here all those who helped to make the congress possible. We would like especially to express our gratitude to Luigi de Anna and Hannu Laaksonen for their assistance in preparing and carrying out the practical arrangements. The financial assistance given by the Finnish Academy and by the Turku University Foundation was also indispensable. Finally, we close by expressing our gratitude to Gerhard Jaritz, the editor of the *Medium Aevum Quotidianum* for the *Gesellschaft für Erforschung der materiellen Kultur des Mittelalters*, for his kind co-operation and for accepting this collection of papers to be published as a supplement to the series of the studies on the Medieval everyday life. One of the starting-points for organizing the "cruelty"-conference was the firm conviction that the Graeco-Roman Antiquity did not end with the beginning of the Middle Ages, but these two eras form a continuum in many respects, and the continuity was felt not only in the literary culture, in the Greek and Latin languages which were still used, but also in the political, social and religious structures of the Middle Ages. We think that this continuity is amply demonstrated by the studies of the present volume.

Department of Classics, University of Turku, Finland